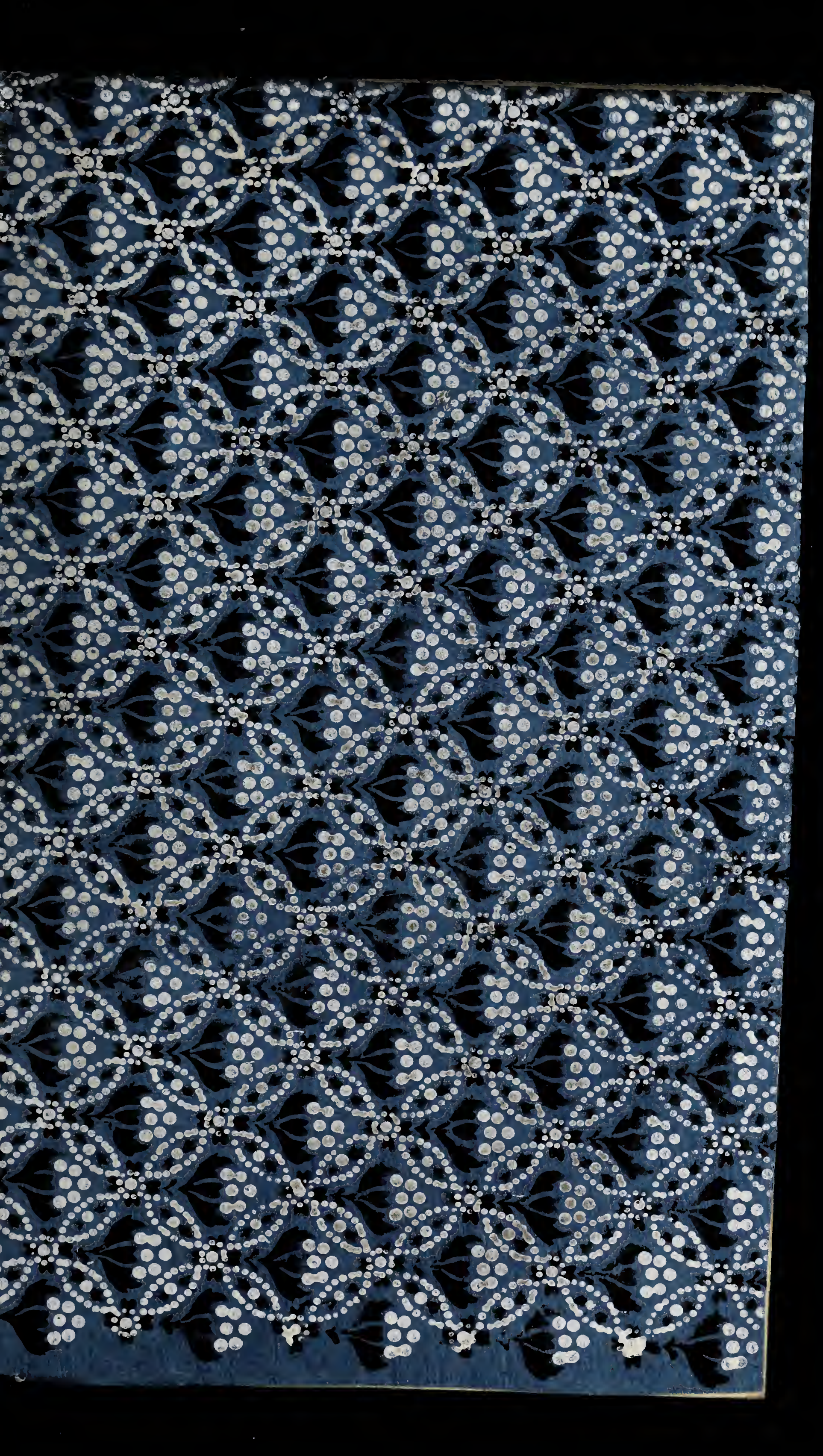


RECUEIL
DE PIÈCES PATRIOTIQUES,

A l'occaſion de la reconnaiſſance de l'Être ſuprême & de l'immortalité de l'ame, & de la Fête qui a eu lieu à Paris & à Auxerre à ce ſujet, le 20 Prairial, ſeconde année républicaine.

Gallier



A AUXERRE,
De l'Imprimerie de L. FOURNIER, Imprimeur du Département de l'Yonne, an 2.



L'ADMINISTRATION

DU DÉPARTEMENT DE L'YONNE

A tous les Citoyens de ſon Reſſort.

DES monſtres voulaient réduire l'athéiſme en ſyſtême, & ce ſyſtême eut détruit la République. La Convention a proclamé l'exiſtence de l'Etre ſuprême & l'immortalité de l'ame, & cette proclamation ſolemnelle a ſauvé la République.

Le 20 de ce mois étoit conſacré à célébrer le culte de la nature. Vos magiſtrats ont dû rendre cette fète auſſi intéreſſante par ſes détails, qu'elle était auguſte par ſon objet.

Une invocation, des diſcours civiques, des hymnes à l'Être ſuprême, une réunion fraternelle au Temple & des amuſemens innocens, tel en a été le plan ſimple & majeſtueux à-la-fois. — Les eſprits étaient heureuſement diſpoſés par le rapport du Comité de ſalut public, dont la lecture avoit ete entendue avec

enthousiasme & dans les Sections & à la Société populaire. — Les grands principes qui y sont développés avaient fait faire à la raison de rapides progrès ; ils avaient détruit le bandeau de l'erreur, établi par les merveilles de la nature, ce que la faction d'Hébert voulait détruire par les sophismes de l'immoralité ; rendu à l'homme cette consolation, cette tranquillité d'ame qui accompagne toujours la vertu, & assuré, sur les bases de la plus pure morale, le triomphe de la révolution.

Cette morale a toujours existé en principe : l'homme n'a jamais cessé de reconnaître un auteur ; mais le développement de ces idées a été retardé par des siècles d'imposture & de crimes.

La Convention dissipe en un moment le prestige : elle fait en un moment ce que quatre années de révolution n'avaient pas encore fait ; elle nous dit à tous : il est un Être suprême, reconnaissez-le dans tout ce qui existe ; votre ame est immortelle, soyez-donc justes, bienfaisants, vertueux, & la République ne périra jamais.

Langage sublime ! code immortel ! la main de la nature t'a gravé dans le cœur de tous les hommes. Dans les froides contrées du Nord comme dans les Isles de la mer du Sud, tes caractères sont inéfaçables.

Le Législateur d'une grande Nation en fait la base de ses institutions : la vertu soutient les Républiques : les vices sont les tyrans qui les détruisent.

Qu'il est grand ! qu'il est digne d'admiration, ce peuple qui, au milieu des orages, donne à l'univers l'exemple des vertus publiques & privées.

C'eſt ſur-tout dans les fêtes nationales que ſon génie ſe découvre.

Celle à l'Être ſuprême était marquée par un décret particulier ; elle devait réunir, pour être célébrée dignement, le pinceau de David, la poéſie de Chénier & les ſons harmonieux de Goſſec.

Que nous euſſions déſiré, Chers Concitoyens, vous réunir tous dans la même enceinte ! vous euſſiez vu le Repréſentant du peuple, que vous chériſſez tous comme un père, invoquer l'Éternel, ſur la Montagne que nous élevons à ſon culte : vous l'euſſiez vu livrer aux flammes, les monſtres qui, pendant ſi long-temps, ont enſanglanté la ſcène du monde ; vous l'euſſiez entendu parler à tous les âges, de ce ton ferme qui fait pâlir les tyrans & ne plaît qu'à la vertu.

Mais cette fête ne ſera pas perdue pour l'inſtruction publique. Le génie qui la préſidait ſe répandra dans toutes les Communes du Département, pour y faire diſparaître entièrement les préjugés qui obſcurciſſent encore l'aurore de la Liberté, & élever tous les eſprits à la hauteur de la révolution.

Magiſtrats du peuple, cette inſtruction eſt dans vos mains ; vous devez la ſurveiller. C'eſt à vous qu'eſt confié le dépôt ſacré de la conſervation des mœurs & du bonheur public.

Inſtituteurs, Inſtitutrices, vous êtes appelés par la Convention nationale à l'honorable emploi de former les jeunes républicains à la pratique des vertus ; faites-leur aimer la Conſtitution qui a

rompu nos fers & nous a rendus libres. — Que ſous vos auſpices ils élèvent ſans ceſſe leurs cœurs vers l'auteur de la nature, & qu'ils ſoient toujours pénétrés des grands principes qui ſont développés dans la collection que nous remettons dans vos mains.

Signé HÉBERT, *Préſident*,

Et SAUVALLE, *Secrétaire-général.*





RAPPORT

FAIT

AU NOM DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC,

PAR MAXIMILIEN ROBESPIERRE;

SUR les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains, et sur les fêtes nationales.

Séance du 18 Floréal, l'an second de la République française, une & indivisible.

CITOYENS,

C'est dans la prospérité que les peuples, ainsi que les particuliers, doivent, pour ainsi dire, se recueil-

lir pour écouter, dans le ſilence des paſſions, la voix de la ſageſſe. Le moment où le bruit de nos victoires retentit dans l'univers eſt donc celui où les légiſlateurs de la République française doivent veiller, avec une nouvelle ſollicitude, ſur eux-mêmes & ſur la patrie, & affermir les principes ſur leſquels doivent repoſer la ſtabilité & la félicité de la République. Nous venons aujourd'hui ſoumettre à votre méditation des vérités profondes qui importent au bonheur des hommes, & vous propoſer des meſures qui en découlent naturellement.

Le monde moral, beaucoup plus encore que le monde phyſique, ſemble plein de contraſtes & d'énigmes. La nature nous dit que l'homme eſt né pour la liberté, & l'expérience des ſiècles nous montre l'homme eſclave. Ses droits ſont écrits dans ſon cœur, & ſon humiliation dans l'hiſtoire. Le genre-humain reſpecte Caton, & ſe courbe ſous le joug de Céſar. La poſtérité honore la vertu de Brutus, mais elle ne la permet que dans l'hiſtoire ancienne. Les ſiècles & la terre ſont le partage du crime & de la tyrannie; la liberté & la vertu ſe ſont à peine repoſées un inſtant ſur quelques points du globe. Sparte brille comme un éclair dans des ténèbres immenſes . . . . . .

Ne dis pas cependant, ô Brutus, que la vertu eſt un fantôme! Et vous, fondateurs de la République française, gardez-vous de déſeſpérer de l'humanité, ou de douter un moment du ſuccès de votre grande entrepriſe!

Le monde a changé, il doit changer encore. Qu'y a-t il de commun entre ce qui eſt & ce qui fut? Les nations civiliſées ont ſuccédé aux ſauvages errans dans les déſerts; les moiſſons fertiles ont pris la place

des forêts antiques qui couvraient le globe. Un monde a paru au-delà des bornes du monde ; les habitans de la terre ont ajouté les mers à leur domaine immense ; l'homme a conquis la foudre & conjuré celle du ciel. Comparez le langage imparfait des hyéroglyphes avec les miracles de l'imprimerie, rapprochez le voyage des Argaunautes de celui de la Peyrouse ; mesurez la distance entre les observations astronomiques des mages de l'Asie & les découvertes de Newton, ou bien entre l'ébauche tracée par la main de Dibutade & les tableaux de David.

Tout a changé dans l'ordre physique ; tout doit changer dans l'ordre moral & politique. La moitié de la révolution du monde est déjà faite ; l'autre moitié doit s'accomplir.

La raison de l'homme ressemble encore au globe qu'il habite ; la moitié en est plongée dans les ténèbres quand l'autre est éclairée. Les peuples de l'Europe ont fait des progrès étonnans dans ce qu'on appelle les arts & les sciences, & ils semblent dans l'ignorance des premières notions de la morale publique. Ils connaissent tout, excepté leurs droits & leurs devoirs. D'où vient ce mêlange de génie & de stupidité ? De ce que, pour chercher à se rendre habiles dans les arts, il ne faut que suivre ses passions, tandis que, pour défendre ses droits & respecter ceux d'autrui, il faut les vaincre. Il en est une autre raison : c'est que les rois, qui font le destin de la terre, ne craignent ni les grands géomètres, ni les grands peintres, ni les grands poëtes, & qu'ils redoutent les philosophes rigides & les défenseurs de l'humanité.

Cependant le genre-humain est dans un état vio-

lent qui ne peut être durable. La raiſon humaine marche depuis long-tems contre les trônes, à pas lents & par des routes détournées, mais sûres. Le génie ménace le deſpotiſme, alors même qu'il ſemble le carreſſer; il n'eſt plus guère défendu que par l'habitude & par la terreur, & ſur-tout par l'appui que lui prête la ligue des riches & de tous les oppreſſeurs ſubalternes qu'épouvante le caractère impoſant de la révolution françaiſe.

Le peuple français ſemble avoir dévancé de deux mille ans le reſte de l'eſpèce humaine; on ſeroit tenté même de le regarder, au milieu d'elle, comme une eſpèce différente. l'Europe eſt à genoux devant les ombres des tyrans que nous puniſſons.

En Europe, un laboureur, un artiſan eſt un animal dreſſé pour les plaiſirs d'un noble; en France, les nobles cherchent à ſe transformer en laboureurs & en artiſans, & ne peuvent pas même obtenir cet honneur.

L'Europe ne conçoit pas qu'on puiſſe vivre ſans rois, ſans nobles; & nous, que l'on puiſſe vivre avec eux.

L'Europe prodigue ſon ſang pour river les chaînes de l'humanité; & nous pour les briſer.

Nos ſublimes voiſins entretiennent gravement l'univers de la ſanté du roi, de ſes divertiſſemens, de ſes voyages; ils veulent abſolument apprendre à la poſtérité à quelle heure il a dîné, à quel moment il eſt revenu de la chaſſe; quelle eſt la terre heureuſe qui, à chaque inſtant du jour, eut l'honneur d'être foulée par ſes pieds auguſtes; quels ſont les noms des eſclaves privilégiés qui ont paru, en ſa préſence, au lever, au coucher du ſoleil.

Nous lui apprendrons, nous, les noms & les vertus des héros morts en combattant pour la liberté; nous lui apprendrons dans quelle terre les derniers satellites des tyrans ont mordu la poussière; nous lui apprendrons à quelle heure a sonné le trépas des oppresseurs du monde.

Oui, cette terre délicieuse que nous habitons, & que la nature caresse avec prédilection, est faite pour être le domaine de la liberté & du bonheur; ce peuple sensible & fier est vraiment né pour la gloire & pour la vertu. O ma patrie! si le destin m'avait fait naître dans une contrée étrangère & lointaine, j'aurais adressé au ciel des vœux continuels pour ta prospérité; j'aurais versé des larmes d'attendrissement au récit de tes combats & de tes vertus; mon ame attentive aurait suivi avec une inquiète ardeur tous les mouvemens de ta glorieuse révolution; j'aurais envié le sort de tes citoyens, j'aurais envié celui de tes représentans. Je suis Français, je suis l'un de tes représentans . . . . O peuple supplime! reçois le sacrifice de tout mon être; heureux celui qui est né au milieu de toi! plus heureux celui qui peut mourir pour ton bonheur!

O vous! à qui il a confié ses intérêts & sa puissance, que ne pouvez vous pas avec lui & pour lui? Oui, vous pouvez montrer au monde le spectacle nouveau de la démocratie affermie dans un vaste empire. Ceux qui, dans l'enfance du droit public, &, du sein de la servitude, ont balbutié des maximes contraires, prévoyaient-ils les prodiges opéré depuis un an? Ce qui vous reste à faire, est-il plus difficile que ce que vous avez fait? quels sont les politiques qui peuvent vous servir de précepteurs ou de modèles? Ne faut-il pas que vous fassiez précisément tout le contraire de ce qui a été fait avant vous? L'art de

gouverner a été jusqu'à nos jours l'art de tromper & de corrompre les hommes : il ne doit être que celui de les éclairer & de les rendre meilleurs.

Il y a deux sortes d'égoïsme ; l'un, vil, cruel, qui isole l'homme de ses semblables, qui cherche un bien-être exclusif acheté par la misère d'autrui : l'autre, généreux, bienfaisant, qui confond notre bonheur dans le bonheur de tous, qui attache notre gloire à celle de la patrie. Le premier fait les oppresseurs & les tyrans : le second, les défenseurs de l'humanité. Suivons son impulsion salutaire : chérissons le repos acheté par de glorieux travaux; ne craignons point la mort qui les couronne, & nous consoliderons le bonheur de notre patrie & même le nôtre.

Le vice & la vertu font les destins de la terre : ce sont les deux génies opposés qui se la disputent. La source de l'un & de l'autre est dans les passions de l'homme. Selon la direction qui est donnée à ses passions, l'homme s'élève jusqu'aux cieux, ou s'enfonce dans des abîmes fangeux. Or, le but de toutes les institutions sociales, c'est de les diriger vers la justice, qui est à la fois le bonheur public & le bonheur privé.

Le fondement unique de la société civile, c'est la morale. Toutes les associations qui nous font la guerre reposent sur le crime ; ce ne sont aux yeux de la vérité que des hordes de sauvages policés & de brigands disciplinés. A quoi se réduit donc cette science mystérieuse de la politique & de la législation? A mettre dans les loix & dans l'administration, les vérités morales réléguées dans les livres des philosophes, & à appliquer à la conduite des peuples les

notions triviales de probité que chacun est forcé d'adopter pour sa conduite privée, c'est-à-dire, à employer autant d'habileté à faire regner la justice, que les gouvernemens en ont mis jusqu'ici à être injustes impunément ou avec bienséance.

Aussi, voyez combien d'art les rois & leurs complices ont épuisé pour échapper à l'application de ces principes, & pour obscurcir toutes les notions du juste & de l'injuste! Qu'il étoit exquis le bon sens de ce pirate qui répondit à Alexandre : « on m'appelle brigand, parce que je n'ai qu'un navire : & toi, parce que tu as une flotte, on t'appelle conquérant »! Avec quelle impudeur ils font des loix contre le vol, lorsqu'ils envahissent la fortune publique! On condamne en leur nom les assassins, & ils assassinent des milions d'hommes par la guerre & par la misère. Sous la monarchie, les vertus domestiques ne sont que des ridicules; mais les vertus publiques sont des crimes : la seule vertu est d'être l'instrument docile des crimes du prince; le seul honneur est d'être aussi méchant que lui. Sous la monarchie, il est permis d'aimer sa famille, mais non la patrie; il est honorable de défendre ses amis, mais non les opprimés. La probité de la monarchie respecte toutes les propriétés, excepté celles du pauvre : elle protège tous les droits, excepté ceux du peuple.

Voici un article du code de la monarchie :

« Tu ne voleras pas, à moins que tu ne sois le roi, ou que n'aies obtenu un privilège du roi : tu n'assassineras pas, à moins que tu ne fasses périr d'un seul coup plusieurs milliers d'hommes. »

Vous connoissez ce mot ingenu du cardinal de

Richelieu, écrit dans ſon teſtament politique; que les rois doivent s'abſtenir, avec grand ſoin, de ſe ſervir des gens de probité, parce qu'ils ne peuvent en tirer parti. Plus de deux mille ans auparavant il y avoit ſur les bords du Pont-Euxin, un petit roi qui profeſſait la même doctrine, d'une manière encore plus énergique. Ses favoris avoient fait mourir quelques-uns de ſes amis par de fauſſes accuſations : il s'en apperçut; un jour que l'un d'eux portait devant lui une nouvelle délation : » Je te ferais mourir, lui dit-il, ſi des ſcélérats tels que toi n'étaient pas néceſſaires aux deſpotes. » On aſſure que ce prince étoit un des meilleurs qui aient jamais exiſté.

Mais c'eſt en Angleterre que le machiavelisme a pouſſé cette doctrine royale au plus haut dégré de perfection.

Je ne doute pas qu'il y ait beaucoup de marchands à Londres qui ſe piquent de quelque bonne foi dans les affaires de leur négoce; mais il y a à parier que ces honnêtes gens trouvent tout naturel que les membres du parlement britannique vendent publiquement au roi Georges, leur conſcience & les droits du peuple, comme ils vendent eux-mêmes les productions de leurs manufactures.

Pitt déroule aux yeux de ce parlement la liſte de ſes baſſeſſes & de ſes forfaits : » Tant pour la trahiſon, tant pour les aſſaſſinats des repréſentans du peuple & des patriotes, tant pour la calomnie, tant pour la famine, tant pour la corruption, tant pour la fabrication de la fauſſe monnoie. » Le ſénat écoute avec un ſang-froid admirable, & approuve le tout avec ſoumiſſion.

En vain la voix d'un ſeul homme s'élève avec l'indignation de la vertu contre tant d'infamies ; le miniſtre avoue ingénuement qu'il ne comprend rien à des maximes ſi nouvelles pour lui, & le ſénat rejette la motion.

Stanhope, ne demande point acte à tes indignes collègues de ton oppoſition à leurs crimes ; la poſtérité te le donnera, & leur cenſure eſt pour toi le plus beau titre à l'eſtime de ton ſiècle même.

Que conclure de tout ce que je viens de dire ? Que l'immoralité eſt la baſe du deſpotiſme, comme la vertu eſt l'eſſence de la république.

La révolution, qui tend à l'établir, n'eſt que le paſſage du règne du crime à celui de la juſtice ; de là les efforts continuels des rois ligués contre nous & de tous les conſpirateurs, pour perpétuer chez nous les préjugés & les vices de la monarchie.

Tout ce qui regrettait l'ancien régime, tout ce qui ne s'était lancé dans la carrière de la révolution que pour arriver à un changement de dinaſtie, s'eſt appliqué, dès le commencement, à arrêter les progrès de la morale publique ; car quelle difference y avait-il entre les amis d'Orléans ou d'Yorck & ceux de Louis XVI, ſi ce n'eſt de la part des premiers, peut-être un plus haut dégré de lâcheté & d'hypocriſie ?

Les chefs des factions qui partagèrent les deux premières légiſlatures, trop lâches pour croire à la république, trop corrompus pour la vouloir, ne ceſſèrent de conſpirer pour effacer du cœur des hommes les principes éternels que leur propre politique les avoit d'abord obligés de proclamer. La con-

juration ſe déguiſait alors ſous la couleur de ce perfide modérantiſme qui, protégeant le crime & tuant la vertu, nous ramenoit par un chemin oblique & sûr à la tyrannie.

Quand l'énergie républicaine eut confondu ce lâche ſyſtême & fondé la démocratie, l'ariſtocratie & l'étranger formèrent le plan de tout outrer & de tout corrompre. Ils ſe cachèrent ſous les formes de la démocratie, pour la déshonorer par des travers auſſi funeſtes que ridicules, & pour l'étouffer dans ſon berceau.

On attaqua la liberté en même temps par le modérantiſme & par la fureur. Dans ce choc de deux factions oppoſées en apparence, mais dont les chefs étaient unis par des nœuds ſecrets, l'opinion publique était diſſoute, la repréſentation avilie, le peuple nul; & la révolution ne ſemblait être qu'un combat ridicule pour décider à quels fripons reſterait le pouvoir de déchirer & vendre la patrie.

La marche des chefs de parti qui ſemblaient les plus diviſés, fut toujours à-peu-près la même. Leur principal caractère fut une profonde hypocriſie.

Lafayette invoquait la conſtitution pour élever la puiſſance royale; Dumouriez invoquait la conſtitution pour protéger la faction girondine contre la convention nationale. Au mois d'août 1792, Briſſot & les Girondins voulaient faire de la conſtitution un bouclier, pour parer le coup qui menaçait le trône. Au mois de janvier ſuivant, les mêmes conſpirateurs réclamaient la ſouveraineté du peuple, pour arracher la royauté à l'opprobre de l'échafaud, & pour allumer la guerre civile dans les aſſemblées ſectionnaires. Hébert & ſes complices réclamaient la ſou-

veraineté du peuple pour égorger la convention nationale & anéantir le gouvernement républicain.

Briſſot & les Girondins avaient voulu armer les riches contre le peuple; la faction d'Hébert, en protégeant l'ariſtocratie, careſſoit le peuple pour l'opprimer par lui-même.

Danton, le plus dangereux des ennemis de la patrie, s'il n'en avait pas été le plus lâche; Danton, ménageant tous les crimes, lié à tous les complots, promettant aux ſcélérats ſa protection, aux patriotes ſa fidélité; habile à expliquer ſes trahiſons par des prétextes de bien public, à juſtifier ſes vices par ſes défauts prétendus, faiſait inculper par ſes amis, d'une manière inſignifiante ou favorable, les conſpirateurs prêts de conſommer la ruine de la république, pour avoir occaſion de les défendre lui-même; tranſigeait avec Briſſot, correſpondait avec Ronſin, encourageait Hébert, & s'arrangeait à tout événement pour profiter également de leur chûte ou de leurs ſuccès, & pour rallier tous les ennemis de la liberté contre le gouvernement républicain.

C'eſt ſur-tout dans ces derniers temps que l'on vit ſe développer dans toute ſon étendue l'affreux ſyſtême ourdi par nos ennemis, de corrompre la morale publique. Pour mieux y réuſſir, ils s'en étaient eux-mêmes établi les profeſſeurs; ils allaient tout flétrir, tout confondre, par un mêlange odieux de la pureté de nos principes avec la corruption de leurs cœurs.

Tous les fripons avaient uſurpé un eſpèce de ſacerdoce politique, & rangeaient dans la claſſe des profanes les fidèles repréſentans du peuple & tous les

patriotes. On tremblait alors de propofer une idée jufte ; ils avaient interdit au patriotifme l'ufage du bon fens : il y eut un moment où il était défendu de s'oppofer à la ruine de la patrie, fous peine de paffer pour mauvais citoyen : le patriotifme n'était plus qu'un traveftiffement ridicule, ou l'audace de déclamer contre la convention. Graces à cette fubverfion des idées révolutionnaires, l'ariftocratie, abfoute de tous fes crimes, tramait très-patriotiquement le maffacre des repréfentans du peuple & la réfurrection de la royauté : gorgés des tréfors de la tyrannie, les conjurés prêchaient la pauvreté : affamés d'or & de domination, ils prêchaient l'égalité avec infolence pour la faire haïr ; la liberté était pour eux l'indépendance du crime ; la révolution, un trafic ; le peuple, un inftrument ; la patrie, une proie. Le peu de bien même qu'ils s'efforçaient de faire était un ftratagême perfide pour nous faire plus aifément des maux irréparables. S'ils fe montraient quelquefois févères, c'était pour acquérir le droit de favorifer les ennemis de la liberté & de profcrire fes amis. Couverts de tous les crimes, ils exigeaient des patriotes, non-feulement l'infaillibilité, mais la garantie de tous les caprices de la fortune, afin que perfonne n'ofât plus fervir la patrie. Ils tonnaient contre l'agiotage, & partageaient avec les agioteurs la fortune publique ; ils parlaient contre la tyrannie, pour mieux fervir les tyrans. Les tyrans de l'Europe accufaient, par leur organe, la convention nationale de tyrannie. On ne pouvait pas propofer au peuple de rétablir la royauté ; ils voulaient le pouffer à détruire fon propre gouvernement. On ne pouvait pas lui dire qu'il devait appeller fes ennemis : on lui difait qu'il fallait chaffer fes défenfeurs. On ne pouvait pas lui dire de pofer les armes ; on le décou-

rageait par de fauſſes nouvelles ; on comptoit pour rien ſes ſuccès, & on exagérait ſes échecs avec une coupable malignité.

On ne pouvait pas lui dire : le fils du tyran ou un autre Bourbon, ou bien l'un des fils du roi Georges, te rendroient heureux ; mais on lui diſait : tu es malheureux. On lui traçait le tableau de la diſette qu'ils cherchaient eux-mêmes à amener ; on lui diſait que les œufs, que le ſucre n'étaient pas abondans. On ne lui diſait pas que ſa liberté valait quelque choſe ; que l'humiliation de ſes oppreſſeurs & tous les autres effets de la révolution n'étaient pas des biens mépriſables ; qu'il combattait encore ; que la ruine de ſes ennemis pouvait ſeule aſſurer ſon bonheur. . . . Mais il ſentoit tout cela. Enfin, ils ne pouvaient pas aſſervir le peuple français par la force ni par ſon propre conſentement, ils cherchaient à l'enchaîner par la ſubverſion, par la révolte, par la corruption des mœurs.

Ils ont érigé l'immoralité, non-ſeulement en ſyſtême, mais en religion ; ils ont cherché à éteindre tous les ſentimens généreux de la nature, par leurs exemples autant que par leurs préceptes. Le méchant voudrait dans ſon cœur qu'il ne reſtât pas ſur la terre un ſeul homme de bien, afin de n'y plus rencontrer un ſeul accuſateur, & de pouvoir y reſpirer en paix. Ceux-ci allèrent chercher dans les eſprits & dans les cœurs tout ce qui ſert d'appui à la morale, pour l'en arracher & pour y étouffer l'accuſateur inviſible que la nature y a caché.

Les tyrans ſatisfaits de l'audace de leurs émiſſaires, s'empreſſèrent d'étaler aux yeux de leurs ſujets les extravagances qu'ils avaient achetées ; &, feignant

de croire que c'était-là le peuple français, ils semblèrent leur dire : » que gagneriez-vous à secouer » notre joug ? Vous le voyez, les républicains ne » valent pas mieux que nous ». Les tyrans ennemis de la France avaient ordonné un plan qui devait, si leurs espérances avaient été parfaitement remplies, embrâser tout-à-coup notre république, & élever une barrière insurmontable entre elle & les autres peuples; les conjurés l'exécutèrent. Les mêmes fourbes qui avaient invoqué la souveraineté du peuple pour égorger la Convention nationale, alléguèrent la haîne de la superstition, pour nous donner la guerre civile & l'athéisme.

Que vouloient-ils ceux qui, au sein des conspirations dont nous étions environnés, au milieu des embarras d'une telle guerre, au moment où les torches de la discorde civile fumaient encore, attaquèrent tout-à-coup tous les cultes par la violence, pour s'ériger eux-mêmes en apôtres fougueux du néant, & en missionnaires fanatiques de l'athéisme ? Quel était le motif de cette grande opération tramée dans les ténèbres de la nuit, à l'insu de la Convention nationale, par des prêtres, par des étrangers & par des conspirateurs ? Étoit-ce l'amour de la patrie ? La patrie leur a déjà infligé le supplice des traîtres. Etoit-ce la haîne des prêtres ? Les prêtres étoient leurs amis. Etait-ce l'horreur du fanatisme ? C'était le seul moyen de lui fournir des armes. Etait-ce le desir de hâter le triomphe de la raison ? Mais on ne cessait de l'outrager par des violences absurdes, & par des extravagances concertées pour la rendre odieuse : on ne semblait la réléguer dans les temples, que pour la bannir de la république.

On servait la cause des rois ligués contre nous,

des rois qui avaient eux-mêmes annoncé d'avance ces évènemens & qui s'en prévalaient avec ſuccès pour exciter contre nous le fanatiſme des peuples par des manifeſtes & par des prières publiques Il faut voir avec quelle ſainte colère M. Pitt nous oppoſe ces faits, & avec quel ſoin le petit nombre d'hommes intègres qui exiſte au parlement d'Angleterre, les rejette ſur quelques hommes mépriſables, déſavoués & punis par vous.

Cependant, tandis que ceux-ci rempliſſaient leur miſſion, le peuple anglais jeûnait pour expier les péchés payés par M. Pitt, & les bourgeois de Londres portaient le deuil du culte catholique, comme ils avaient porté celui du roi Capet & de la reine Antoinette.

Admirable politique du miniſtre de Georges, qui faiſait inſulter l'être ſuprême par ſes émiſſaires, & voulait le venger par les baïonnettes anglaiſes & autrichiennes. J'aime beaucoup la piété des rois, & je crois fermément à la religion de M. Pitt. Il eſt certain du moins qu'il a trouvé de bons amis en France ; car, ſuivant tous les calculs de la prudence humaine, l'intrigue dont je parle devait allumer un incendie rapide dans toute la république, & lui ſuſciter de nouveaux ennemis au dehors.

Heureuſement le génie du peuple français, ſa paſſion inaltérable pour la liberté, la ſageſſe avec laquelle vous avez averti les patriotes de bonne foi qui pouvaient être entraînés par l'exemple dangereux des inventeurs hypocrites de cette machination ; enfin, le ſoin qu'ont pris les prêtres eux-mêmes de déſabuſer le peuple ſur leur propre compte, toutes ces cauſes ont prévenu la plus grande partie des

inconvéniens que les conſpirateurs en attendaient. C'eſt à vous de faire ceſſer les autres, & de mettre à profit, s'il eſt poſſible, la perverſité même de nos ennemis, pour aſſurer le triomphe des principes & de la liberté.

Ne conſultez que le bien de la patrie & les intérêts de l'humanité. Toute inſtitution, toute doctrine qui conſole & qui élève les ames, doit être accueillie; rejettez toutes celles qui tendent à les dégrader & à les corrompre. Ranimez, exaltez tous les ſentimens généreux & toutes les grandes idées morales qu'on a voulu éteindre; rapprochez par le charme de l'amitié & par le lien de la vertu les hommes qu'on a voulu diviſer. Qui donc t'a donné la miſſion d'annoncer au peuple que la divinité n'exiſte pas, ô toi qui te paſſionnes pour cette aride doctrine, & qui ne te paſſionnas jamais pour la patrie? Quel avantage trouves-tu à perſuader à l'homme qu'une force aveugle préſide à ſes deſtinées, & frappe au hazard le crime & la vertu; que ſon ame n'eſt qu'un ſouffle léger qui s'éteint aux portes du tombeau?

L'idée de ſon néant lui inſpirera-t-elle des ſentimens plus purs & plus élevés que celle de ſon immortalité? Lui inſpirera-t-elle plus de reſpect pour ſes ſemblables & pour lui-même, plus de dévouement pour la patrie, plus d'audace à braver la tyrannie, plus de mépris pour la mort ou pour la volupté? Vous qui regrettez un ami vertueux, vous aimez à penſer que la plus belle partie de lui-même a échappé au trépas. Vous qui pleurez ſur le cercueil d'un fils ou d'une épouſe, êtes-vous conſolés par celui qui vous dit qu'il ne reſte plus d'eux qu'une vile pouſſière? Malheureux qui expirez ſous les

coups d'un aſſaſſin, votre dernier ſoupir eſt un appel à la juſtice éternelle! L'innocence ſur l'échafaud, fait pâlir le tyran ſur ſon char de triomphe; aurait-elle cet aſcendant, ſi le tombeau égalait l'oppreſſeur & l'opprimé? Malheureux ſophiſte! De quel droit viens tu arracher à l'innocence le ſceptre de la raiſon, pour le remettre dans les mains du crime, jeter un voile funébre ſur la nature, déſeſpérer le malheur, réjouir le vice, attriſter la vertu, dégrader l'humanité? Plus un homme eſt doué de ſenſibilité & de génie, plus il s'attache aux idées qui agrandiſſent ſon être, & qui élèvent ſon cœur, & la doctrine des hommes de cette trempe devient celle de l'univers. Eh! Comment ces idées ne ſeraient-elles point des vérités? Je ne conçois pas du moins comment la nature aurait pu ſuggérer à l'homme des fictions plus utiles que toutes les réalités; & ſi l'exiſtence de Dieu, ſi l'immortalité de l'ame n'étaient que des ſonges, elles ſeraient encore la plus belle de toutes les conceptions de l'eſprit humain.

Je n'ai pas beſoin d'obſerver qu'il ne s'agit pas ici de faire le procès à aucune opinion philoſophique en particulier, ni de conteſter que tel philoſophe peut être vertueux, quelles que ſoient ſes opinions & même en dépit d'elles, par la force d'un naturel heureux ou d'une raiſon ſupérieure. Il s'agit de conſidérer ſeulement l'athéiſme comme national, & lié à un ſyſtême de conſpiration contre la république.

Eh! Que vous importent à vous, légiſlateurs, les hypothèſes diverſes par leſquelles certains philoſophes expliquent les phénomènes de la nature? Vous pouvez abandonner tous ces objets à leurs

disputes éternelles ; ce n'est ni comme métaphysiciens, ni comme théologiens, que vous devez les envisager. Aux yeux du législateur, tout ce qui est utile au monde & bon dans la pratique, est la vérité.

L'idée de l'être suprême & de l'immortalité de l'ame est un rappel continuel à la justice ; elle est donc sociale & républicaine. La nature a mis dans l'homme le sentiment du plaisir & de la douleur qui le force à fuir les objets physiques qui lui sont nuisibles, & à chercher ceux qui lui conviennent. Le chef d'œuvre de la société serait de créer en lui, pour les choses morales, un instinct rapide qui, sans le secours tardif du raisonnement, le portât à faire le bien & à éviter le mal ; car la raison particulière de chaque homme égaré par ses passions, n'est souvent qu'un sophiste qui plaide leur cause, & l'autorité de l'homme peut toujours être attaquée par l'amour propre de l'homme. Or ce qui produit ou remplace cet instinct précieux, ce qui supplée à l'insuffisance de l'autorité humaine, c'est le sentiment religieux qu'imprime dans les ames l'idée d'une sanction donnée aux préceptes de la morale, par une puissance supérieure à l'homme. Aussi je ne sache pas qu'aucun législateur se soit jamais avisé de nationaliser l'athéisme. Je sais que les plus sages mêmes d'entre eux se sont permis de mêler à la vérité quelques fictions, soit pour frapper l'imegination des peuples ignorans, soit pour les attacher plus fortement à leurs institutions. Lycurgue & Solon eurent recours à l'autorité des oracles ; & Socrate lui même, pour accréditer la vérité parmi ses concitoyens, se crut obligé de leur persuader qu'elle lui était inspirée par un génie familier.

Vous ne concluerez pas de-là sans doute qu'il faille

tromper les hommes pour les inftruire ; mais feulement que vous êtes heureux de vivre dans un fiècle & dans un pays dont les lumières ne vous laiffent d'autre tâche à remplir que de rappeler les hommes à la nature & à la vérité.

Vous vous garderez bien de brifer le lien facré qui les unit à l'auteur de leur être. Il fuffit même que cette opinion ait régné chez un peuple, pour qu'il foit dangereux de la détruire. Car les motifs des devoirs & les bafes de la moralité s'étant néceffairement liés à cette idée, l'effacer c'eft démoralifer le peuple. Il réfulte du même principe, qu'on ne doit jamais attaquer un culte établi qu'avec prudence & avec une certaine délicateffe, de peur qu'un changement fubit & violent ne paraiffe une atteinte portée à la morale, & une difpenfe de la probité même. Au refte, celui qui peut remplacer la divinité dans le fyftême de la vie fociale, eft à mes yeux un prodige de génie ; celui qui, fans l'avoir remplacée, ne fonge qu'à la bannir de l'efprit des hommes, me paraît un prodige de ftupidité ou de perverfité.

Qu'eft-ce que les conjurés avaient mis à la place de ce qu'ils détruifaient ? Rien, fi ce n'eft le chaos, le vuide & la violence. Ils méprifaient trop le Peuple pour prendre la peine de le perfuader ; au lieu de l'éclairer, ils ne voulaient que l'irriter, l'effaroucher ou le dépraver.

Si les principes que j'ai développés jufques ici font des erreurs, je me trompe du moins avec tout ce que le monde révère : prenons ici les leçons de l'hiftoire. Remarquez, je vous prie, comment les hommes qui ont influé fur la deftinée des États, furent déterminés vers l'un ou l'autre des deux fyftêmes op-

posés, par leur caractère personnel & par la nature même de leurs vues politiques. Voyez-vous avec quel art profond César plaidant dans le sénat romain en faveur des complices de Catilina, s'égare dans une digression contre le dogme de l'immortalité de l'ame, tant ces idées lui paraissent propres à éteindre dans le cœur des juges l'énergie de la vertu, tant la cause du crime lui paraît liée à celle de l'athéisme. Cicéron, au contraire invoquait contre les traîtres & le glaive des loix, & la foudre des dieux. Socrate mourant entretient ses amis de l'immortalité de l'ame. Léonidas aux Thermopyles, soupant avec ses compagnons d'armes, au moment d'exécuter le dessein le plus héroïque que la vertu humaine ait jamais conçu, les invite pour le lendemain à un autre banquet dans une vie nouvelle. Il y a loin de Socrate à Chaumette, & de Léonidas au Père Duchesne. Un grand homme, un véritable héros s'estime trop lui même pour se complaire dans l'idée de son anéantissement. Un scélérat méprisable à ses propres yeux, horrible à ceux d'autrui, sent que la nature ne peut lui faire de plus beau présent que le néant.

Caton ne balança point entre Epicure & Zénon. Brutus, & les illustres conjurés qui partagèrent ses périls & sa gloire, appartenaient aussi à cette secte sublime de Stoïciens, qui eut des idées si hautes de la dignité de l'homme, qui poussa si loin l'enthousiasme de la vertu, & qui n'outra que l'héroïsme. Le stoïcisme enfanta des émules de Brutus & de Caton jusques dans les siècles affreux qui suivirent la perte de la liberté romaine. Le stoïcisme sauva l'honneur de la nature humaine dégradée par les vices des successeurs de César, & sur-tout par la patience des Peuples. La secte épicurienne révendiquait sans

doute tous les ſcélérats qui opprimèrent leur Patrie ; & tous les lâches qui la laiſſèrent opprimer. Auſſi, quoique le philoſophe dont elle portait le nom ne fut pas perſonnellement un homme mépriſable, les principes de ſon ſyſtême, interprétés par la corruption, amenèrent des conſéquences ſi funeſtes, que l'antiquité elle-même la flétrit par la dénomination de *troupeau d'Epicure* ; & comme dans tous les temps le cœur humain eſt au fond le même, & que le même inſtinct ou le même ſyſtême politique a commandé aux hommes la même marche, il ſera facile d'appliquer les obſervations que je viens de faire, au moment actuel, & même au temps qui a précédé immédiatement notre révolution. Il eſt bon de jeter un coup-d'œil ſur ce temps, ne fut-ce que pour pouvoir expliquer une partie des phénomènes qui ont éclaté depuis.

Dès long-tems les obſervateurs éclairés pouvoient appercevoir quelques ſymptômes de la révolution actuelle. Tous les évènemens importans y tendoient ; les cauſes mêmes des particuliers ſuſceptibles de quelque éclat s'attachaient à une intrigue politique. Les hommes de lettres renommés, en vertu de leur influence ſur l'opinion, commençaient à en obtenir quelqu'une dans les affaires. Les plus ambitieux avaient formé dès lors une eſpèce de coalition qui augmentait leur importance ; ils ſemblaient s'être partagés en deux ſectes, dont l'une défendait bêtement le clergé & le deſpotiſme. La plus puiſſante & la plus illuſtre était celle qui fut connue ſous le nom d'encyclopédiſtes. Elle renfermait quelques hommes eſtimables & un plus grand nombre de charlatans ambitieux. Pluſieurs de ſes chefs étaient devenus des perſonnages conſidérables dans l'Etat : quiconque ignorerait ſon

influence & sa politique, n'aurait pas une idée complette de la préface de notre révolution. Cette secte, en matière de politique, resta toujours au-dessous des droits du peuple : en matière de morale, elle alla beaucoup au-delà de la destruction des préjugés religieux. Ses coryphées déclamaient quelquefois contre le despotisme, & ils étaient pensionnés par les despotes; ils faisaient tantôt des livres contre la Cour, & tantôt des dédicaces aux rois, des discours pour les courtisans, & des madrigaux pour les courtisannes; ils étaient fiers dans leurs écrits, & rampans dans les antichambres. Cette secte propagea avec beaucoup de zèle l'opinion du matérialisme qui prévalut parmi les grands & parmi les beaux esprits. On lui doit en grande partie cette espèce de philosophie pratique qui, réduisant l'égoïsme en système, regarde la société humaine comme une guerre de ruse, le succès comme la règle du juste & de l'injuste, la probité comme une affaire de goût ou de bienséance, le monde comme le patrimoine des fripons adroits. J'ai dit que ces coryphées étaient ambitieux; les agitations qui annonçaient un grand changement dans l'ordre politique des choses, avaient pu étendre leurs vues. On a remarqué que plusieurs d'entr'eux avaient des liaisons intimes avec la maison d'Orléans, & la constitution anglaise était, suivant eux le chef-d'œuvre de la politique & le *maximum* du bonheur social.

Parmi ceux qui, au temps dont je parle, se signalèrent dans la carrière des lettres & de la philosophie, un homme, par l'élévation de son ame & par la grandeur de son caractère, se montra digne du ministère de précepteur du genre humain. Il attaqua la tyrannie avec franchise; il parla avec en-

thousiasme de la divinité ; son éloquence mâle & probe peignit en traits de flamme les charmes de la vertu ; elle défendit ces dogmes consolateurs que la raison donne pour appui au cœur humain. La pureté de sa doctrine, puisée dans la nature & dans la haine profonde du vice, autant que son mépris invincible pour les sophistes intrigans qui usurpaient le nom de philosophes, lui attira la haine & la persécution de ses rivaux & de ses faux amis. Ah ! s'il avoit été témoin de cette révolution dont il fut le précurseur, & qui l'a porté au Panthéon, qui peut douter que son ame généreuse eût embrassé avec transport la cause de la justice & de l'égalité ! Mais qu'ont fait pour elle ses lâches adversaires ? Ils ont combattu la révolution, dès le moment qu'ils ont craint qu'elle n'élevât le peuple au-dessus de toutes les vanités particulières ; les uns ont employé leur esprit à frelater les principes républicains & à corrompre l'opinion publique ; ils se sont prostitués aux factions, & sur-tout au parti d'Orléans ; les autres se sont renfermés dans une lâche neutralité. Les hommes de lettres en général se sont deshonorés dans cette révolution ; & à la honte éternelle de l'esprit, la raison du Peuple en a fait seule tous les frais.

Hommes petits & vains, rougissez, s'il est possible. Les prodiges qui ont immortalisé cette époque de l'histoire humaine, ont été opérés sans vous & malgré vous ; le bon sens sans intrigue, & le génie sans instruction, ont porté la France à ce degré d'élévation qui épouvante votre bassesse & qui écrase votre nullité. Tel artisan s'est montré habile dans la connaissance des droits de l'homme, quand tel faiseur de livres, presque républicain en 1788, défen-

dait ſtupidement la cauſe des rois en 1793. Tel laboureur répandaït la lumière de la philoſophie dans les campagnes, quand l'académicien Condorcet, jadis grand géometre, dit-on, au jugement des littérateurs, & grand littérateur, au dire des géomètres, depuis conſpirateur timide, mépriſé de tous les partis, travaillait ſans ceſſe à l'obſcurcir par le perfide fatras de ſes rapſodies mercenaires.

Vous avez déjà été frappés, ſans doute, de la tendreſſe avec laquelle tant d'hommes qui ont trahi leur Patrie, ont careſſé les opinions ſiniſtres que je combats. Que de rapprochemens curieux peuvent s'offrir encore à vos eſprits! Nous avons entendu, qui croirait à cet excès d'impudeur! nous avons entendn dans une ſociété populaire le traître Guadet dénoncer un citoyen pour avoir prononcé le nom de la Providence. Nous avons entendu, quelque temps après, Hébert en accuſer un autre pour avoir écrit contre l'athéiſme. N'eſt-ce pas Vergniaux & Genſonné qui, en votre préſence même, & à votre tribune, pérorèrent avec chaleur pour bannir du préambule de la conſtitution le nom de l'Être-ſuprême que vous y avez placé? Danton, qui ſouriait de pitié aux mots de vertu, de gloire, de poſtérité; Danton, dont le ſyſtême était d'avilir ce qui peut élever l'ame; Danton, qui était froid & muet dans les plus grands dangers de la liberté, parla après eux avec beaucoup de véhémence en faveur de la même opinion. D'où vient ce ſingulier accord de principes entre tant d'hommes qui paraiſſaient diviſés? Faut-il l'attribuer ſimplement au ſoin que prenaient les déſerteurs de la cauſe du peuple, de chercher à couvrir leur défection par une affectation de zèle contre ce qu'ils appelaient les préjugés religieux,

comme s'ils avaient voulu compenser leur indulgence pour l'aristocratie & la tyrannie, par la guerre qu'ils déclaraient à la Divinité?

Non, la conduite de ces personnages artificieux tenait sans doute à des vues politiques plus profondes; ils sentaient que pour détruire la liberté, il fallait favoriser par tous les moyens tout ce qui tend à justifier l'égoïsme, à dessécher le cœur & à effacer l'idée de ce beau moral, qui est la seule régle sur laquelle la raison publique juge les défenseurs & les ennemis de l'humanité. Ils embrassaient avec transport un systême qui, confondant la destinée des bons & des méchans, ne laisse entre eux d'autre différence que les faveurs incertaines de la fortune, ni d'autre arbitre que le droit du plus fort ou du plus rusé.

Vous tendez à un but bien différent; vous suivrez donc une politique contraire. Mais ne craignons-nous pas de réveiller le fanatisme & de donner un avantage à l'aristocratie! Non; si nous adoptons le parti que la sagesse indique, il nous sera facile d'éviter cet écueil.

Ennemis du peuple, qui que vous soyez, jamais la convention nationale ne favorisera votre perversité. Aristocrates, de quelques dehors spécieux que vous veuilliez vous couvrir aujourd'hui; en vain chercheriez vous à vous prévaloir de notre censure contre les auteurs d'une trame criminelle, pour accuser les patriotes sincères que la seule haine du fanatisme peut avoir entraînés à des démarches indiscrètes. Vous n'avez pas le droit d'accuser; & la justice nationale, dans ses orages excités par les factions, sait discerner les erreurs des conspirations: elle saisira, d'une

main ſûre, tous les intrigans pervers, & ne frappera pas un ſeul homme de bien.

Fanatiques, n'eſpérez rien de nous. Rappeler les hommes au culte pur de l'Être-ſuprême, c'eſt porter un coup mortel au fanatiſme. Toutes les fictions diſparaiſſent devant la vérité, & toutes les folies tombent devant la raiſon. Sans contrainte, ſans perſécution, toutes les ſectes doivent ſe confondre d'elles-mêmes dans la religion univerſelle de la nature. Nous vous conſeillerons donc de maintenir les principes que vous avez manifeſtés juſqu'ici. Que la liberté des cultes ſoit reſpectée, pour le triomphe même de la raiſon; mais qu'elle ne trouble point l'ordre public, & qu'elle ne devienne point un moyen de conſpiration. Si la malveillance contre-révolutionnaire ſe cachoit ſous ce prétexte, réprimez-la, & repoſez-vous du reſte ſur la puiſſance des principes & ſur la force même des choſes.

Prêtres ambitieux, n'attendez donc pas que nous travaillions à rétablir votre empire; une telle entrepriſe ſerait même au-deſſus de notre puiſſance. Vous vous êtes tués vous-mêmes, & on ne revient pas plus à la vie morale qu'à l'exiſtence phyſique.

Et d'ailleurs, qu'y a-t-il entre les prêtres & Dieu? Les prêtres ſont à la morale ce que les charlatans ſont à la médecine. Combien le Dieu de la nature eſt différent du Dieu des prêtres! Il ne connaît rien de ſi reſſemblant à l'athéïſme que les religions qu'ils ont faites. A force de défigurer l'Être ſuprême, ils l'ont anéanti autant qu'il étoit en eux; ils en ont fait tantôt un globe de feu, tantôt un bœuf, tantôt un arbre, tantôt un homme, tantôt un roi. Les prêtres ont créé Dieu à leur image: ils l'ont fait jaloux

jaloux, capricieux, avide, cruel, implacable. Ils l'ont traité comme jadis les maires du palais traitèrent les descendans de Clovis, pour régner sous son nom & se mettre à sa place. Ils l'ont relégué dans le ciel comme dans un palais, & ne l'ont appelé sur la terre que pour demander à leur profit des dîmes, des richesses, des honneurs, des plaisirs & de la puissance. Le véritable prêtre de l'Être suprême, c'est la nature; son temple, l'univers; son culte, la vertu; ses fêtes, la joie d'un grand peuple rassemblé sous ses yeux pour resserrer les doux nœuds de la fraternité universelle, & pour lui présenter l'hommage des cœurs sensibles & purs.

Prêtres, par quel titre avez vous prouvé votre mission? avez-vous été plus justes, plus modestes, plus amis de la vérité que les autres hommes? Avez-vous chéri l'égalité, défendu les droits des peuples, abhorré le despotisme & abattu la tyrannie? C'est vous qui avez dit aux rois: *Vous êtes les images de Dieu sur la terre; c'est de lui seul que vous tenez votre puissance*, & les rois vous ont répondu: *Oui, vous êtes vraiment les envoyés de Dieu; unissons-nous pour partager les dépouilles & les adorations des mortels.* Le sceptre & l'encensoir ont conspiré pour déshonorer le ciel & pour usurper la terre.

Laissons les prêtres & retournons à la divinité. Attachons la morale à des bases éternelles & sacrées; inspirons à l'homme ce respect religieux pour l'homme, ce sentiment profond de ses devoirs, qui est la seule garantie du bonheur social; nourrissons-le par toutes nos institutions; que l'éducation publique soit sur-tout dirigée vers ce but. Vous lui imprimerez sans doute un grand caractère, analogue à la nature de notre gouvernement & à la sublimité

des deſtinées de notre république. Vous ſentirez la néceſſité de la rendre commune & égale pour tous les Français. Il ne s'agit plus de former des *meſſieurs*, mais des citoyens; la patrie a ſeule droit d'élever ſes enfans; elle ne peut confier ce dépôt à l'orgueil des familles, ni aux préjugés des particuliers, alimens éternels de l'ariſtocratie & d'un fédéraliſme domeſtique, qui rétrécit les ames en les iſolant, & détruit, avec l'égalité, tous les fondemens de l'ordre ſocial : mais ſe grand objet eſt étranger à la diſcuſſion actuelle.

Il eſt cependant une ſorte d'inſtitution qui doit être conſidérée comme une partie eſſentielle de l'éducation publique, & qui appartient néceſſairement au ſujet de ce rapport. Je veux parler des fêtes nationales.

Raſſemblez les hommes, vous les rendrez meilleurs; car les hommes raſſemblés chercheront à ſe plaire que par les choſes qui les rendent eſtimab'es. Donnez à leur réunion un grand motif moral & politique, & l'amour des choſes honnêtes entrera avec le plaiſir dans tous les cœurs; car les hommes ne ſe voient pas ſans plaiſir.

L'homme eſt le plus grand objet qui ſoit dans la nature; & le plus magnifique de tous les ſpectacles, c'eſt celui d'un grand peuple aſſemblé. On ne parle jamais ſans enthouſiaſme des fêtes nationales de la Grèce : cependant elles n'avoient guères pour objet que des jeux où brillaient la force du corps, l'adreſſe, ou tout au plus le talent des poëtes & des orateurs: Mais la Grèce était là; on voyait un ſpectacle plus grand que les jeux, c'était les ſpectateurs eux-mêmes; c'était le peuple vainqueur de l'Aſie, que les vertus

républicaines avaient élevé quelquefois au-dessus de l'humanité; on voyait les grands hommes qui avaient sauvé & illustré la patrie: les pères montraient à leurs fils Miltiade, Aristide, Epaminondas, Timoléon, dont la seule présence étoit une leçon vivante de magnanimité, de justice & de patriotisme.

Combien il serait facile au peuple français de donner à ses assemblées un objet plus étendu, & un plus grand caractère! un systême de fêtes nationales bien entendu serait à la fois le plus doux lien de fraternité & le plus puissant moyen de régénération.

Ayez des fêtes générales & plus solemnelles pour toute la république; ayez des fêtes particulières & pour chaque lieu, qui soient des jours de repos, & qui remplacent ce que les circonstances ont détruit.

Que toutes tendent à réveiller les sentimens généreux qui font le charme & l'ornement de la vie humaine, l'enthousiasme de la liberté, l'amour de la patrie, le respect des loix. Que la mémoire des tyrans & des traîtres y soit vouée à l'exécration; que celle des héros de la liberté & des bienfaiteurs de l'humanité y reçoive le juste tribut de la reconnaissance publique; qu'elles puisent leur intérêt & leurs noms même dans les événemens immortels de notre révolution & dans les objets les plus sacrés & les plus chers au cœur de l'homme; qu'elles soient embellies & distinguées par les emblêmes analogues à leur objet particulier. Invitons à nos fêtes & la nature & toutes les vertus; que toutes soient célébrées sous les auspices de l'Être suprême; qu'elles lui soient consacrées; qu'elles s'ouvrent & qu'elles finissent par un hommage à sa puissance & à sa bonté.

Tu donneras ton nom sacré à l'une de nos plus belles fêtes, ô toi, fille de la Nature! mère du bonheur & de la gloire! toi seule légitime souveraine

du monde, détrônée par le crime; toi à qui le peuple français a rendu ton empire, & qui lui donne en échange une patrie & des mœurs, auguste Liberté! tu partageras nos sacrifices avec ta compagne immortelle, la douce & sainte Egalité. Nous fêterons l'Humanité; l'Humanité, avilie & foulée aux pieds par les ennemis de la République française. Ce sera un beau jour, que celui où nous célébrerons la fête du genre humain; c'est le banquet fraternel & sacré où, du sein de la victoire, le peuple français invitera la famille immense dont seul il défend l'honneur & les imprescriptibles droits. Nous célébrerons aussi tous les grands hommes, de quelque temps & de quelque pays que ce soit, qui ont affranchi leur patrie du joug des tyrans, & qui ont fondé la liberté par de sages loix. Vous ne serez point oubliés, illustres martyrs de la République française! vous ne serez point oubliés, héros morts en combattant pour elle! qui pourrait oublier les héros de ma patrie! La France leur doit sa liberté, l'univers leur devra la sienne. Que l'univers célèbre bientôt leur gloire en jouissant de leurs bienfaits. Combien de traits héroïques confondus dans la foule des grandes actions que la liberté a comme prodigués parmi nous! Combien de noms dignes d'être inscrits dans les fastes de l'histoire, demeurent ensevelis dans l'obscurité! Manes inconnus & révérés, si vous échappez à la célébrité, vous n'échapperez point à notre tendre reconnaissance.

Qu'ils tremblent tous les tyrans armés contre la liberté, s'il en existe encore alors! Qu'ils tremblent le jour où les Français viendront sur vos tombeaux jurer de vous imiter. Jeunes Français, entendez-vous l'immortel Barra qui, du sein du Panthéon, vous appelle à la gloire? venez répandre des fleurs sur sa

tombe ſacrée. Barra, enfant héroïque, tu nourriſſais ta mère & tu mourus pour ta patrie ! Barra, tu as déjà reçu le prix de ton héroïſme, la patrie a adopté ta mère ; la patrie, étouffant les factions criminelles, va s'élever triomphante ſur les ruines des vices & des trônes. O Barra, tu n'as pas trouvé de modèles dans l'antiquité, mais tu as trouvé parmi nous des émules de ta vertu.

Par quelle fatalité ou par quelle ingratitude a-t-on laiſſé dans l'oubli un héros plus jeune encore & digne des hommages de la poſtérité ? Les Marſeillais rebelles, raſſemblés ſur les bords de la Durance, ſe préparaient à paſſer cette rivière pour aller égorger les patriotes faibles & déſarmés de ces malheureuſes contrées ; une troupe peu nombreuſe de républicains réunis de l'autre côté, ne voyait d'autre reſſource que de couper les cables des pontons qui étaient au pouvoir de leurs ennemis ; mais tenter une telle entreprise en préſence des bataillons nombreux qui couvraient l'autre rive, & à la portée de leurs fuſils, paraiſſait une entrepriſe chimérique au plus hardi. Tout-à-coup un enfant de treize ans s'élance ſur une hache, il vole au bord du fleuve, & frappe le cable de toute ſa force. Pluſieurs décharges de mouſqueterie ſont dirigées contre lui, il continue de frapper à coups redoublés ; enfin il eſt atteint d'un coup mortel ; il s'écrie : *Je meurs, cela m'eſt égal ; c'eſt pour la liberté.* Il tombe, il eſt mort ! . . . Reſpectable enfant, que la patrie s'énorgueilliſſe de t'avoir donné le jour ! Avec quel orgueil la Grece & Rome auraient honoré ta mémoire, ſi elles avaient produit un héros tel que toi.

Citoyens, portons en pompe ſes cendres au temple de la gloire ; que la République en deuil les arroſe de

larmes amères! Non, ne le pleurons pas; imitons-le, vengeons-le par la ruine de tous les ennemis de notre République. (1)

Toutes les vertus se disputent le droit de présider à nos fêtes. Instituons la fête de la Gloire, non de celle qui ravage & opprime le monde, mais de celle qui l'affranchit, qui l'éclaire & qui le console; de celle qui, après la Patrie, est la première idole des cœurs généreux; instituons une fête plus touchante : la fête du malheur. Les esclaves adorent la fortune & le pouvoir : nous, honorons le malheur, le malheur que l'humanité ne peut entièrement bannir de la terre, mais qu'elle console & soulage avec respect. Tu obtiendras aussi cet hommage, ô toi, qui jadis unissait les héros & les sages! toi qui multiplies les forces des amis de la Patrie, & dont les méchans, liés par le crime, ne connurent jamais que le simulacre imposteur; divine Amitié, tu retrouveras chez les Français républicains ta puissance & tes autels.

Pourquoi ne rendrions-nous pas le même honneur au pudique & généreux amour, à la foi conjugale, à la tendresse paternelle, à la piété filiale?

---

(1) Le nom de ce héros est Agricola Viala. Il faut apprendre ici à la République entière deux traits d'une nature bien différente.

Quand la mère du jeune Viala apprit la mort de son fils, sa douleur fut aussi profonde qu'elle étoit juste. Mais, lui dit-on, il est mort pour la patrie! *ah! c'est vrai*, dit-elle, *il est mort pour la patrie*, & ses larmes se séchèrent.

L'autre fait, c'est que les Marseillais rébelles ayant passé la Durance, eurent la lâcheté d'insulter aux restes du jeune héros, & jettèrent son corps dans les flots.

Nos fêtes, ſans doute, ne feront ni ſans intérêt, ni ſans éclat. Vous y ſerez, braves défenſeurs de la patrie, que décorent de glorieuſes cicatrices. Vous y ſerez, vénérables vieillards, que le bonheur préparé à votre poſtérité doit conſoler d'une longue vie paſſée ſous le deſpotiſme. Vous y ſerez, tendres élèves de la patrie, qui croiſſez pour étendre ſa gloire & pour recueillir le fruit de nos travaux.

Vous y ſerez, jeunes citoyennes, à qui la victoire doit ramener bientôt des frères & des amans dignes de vous. Vous y ſerez, mères de famille, dont les époux & les fils élèvent des trophées à la république avec les débris des trônes. O femme françaiſes, chériſſez la liberté achetée au prix de leur ſang; ſervez-vous de votre empire pour étendre celui de la vertu républicaine! ô femmes françaiſes, vous êtes dignes de l'amour & du reſpect de la terre! qu'avez-vous à envier aux femmes de Sparte? Comme elles, vous avez donné le jour à des héros; comme elles vous les avez dévoués, avec un abandon ſublime, à la Patrie.

Malheur à celui qui cherche à éteindre ce ſublime enthouſiaſme & à étouffer, par de déſolantes doctrines, cet inſtinct moral du peuple, qui eſt le principe de toutes les grandes actions! C'eſt à vous, repréſentans du peuple, qu'il appartient de faire triompher les vérités que nous venons de développer. Bravez les clameurs inſenſées de l'ignorance préſomptueuſe ou de la perverſité hypocrite. Quelle eſt donc la dépravation dont nous étions environnés, s'il nous a fallu du courage pour les proclamer? La poſtérité pourra-t-elle croire que les factions vaincues avaient porté l'audace juſqu'à nous accuſer de modérantiſme & d'ariſtocratie, pour avoir rappelé

l'idée de la divinité & de la morale ? croira-t-elle qu'on ait osé dire, jusques dans cette enceinte, que nous avions par-là reculé la raison humaine de plusieurs siècles ? Ils invoquaient la raison, les monstres qui aiguisaient contre vous leurs poignards sacriléges !

Tous ceux qui défendaient vos principes & votre dignité devaient être aussi sans doute les objets de leur fureur. Ne nous étonnons pas si tous les scélérats ligués contre vous semblent vouloir nous préparer la ciguë. Mais, avant de la boire, nous sauverons la patrie. Le vaisseau qui porte la fortune de la république n'est pas destiné à faire naufrage; il vogue sous vos auspices, & les tempêtes seront forcées à le respecter.

Asseyez-vous donc tranquillement sur les bases immuables de la justice, & ravivez la morale publique. Tonnez sur la tête des coupables, & lancez la foudre sur tous vos ennemis. Quel est l'insolent qui, après avoir rampé aux pieds d'un roi, ose insulter à la majesté du peuple français dans la personne de ses représentans ? Commandez à la victoire, mais replongez sur-tout le vice dans le néant. Les ennemis de la république, sont tous les hommes corrompus. Le patriote n'est autre chose qu'un homme probe & magnanime dans toute la force de ce terme. C'est peu d'anéantir les rois; il faut faire respecter, à tous les peuples le caractère du peuple français. C'est en vain que nous porterions au bout de l'univers la renommée de nos armes, si toutes les passions déchirent impunément le sein de la patrie. Défions-nous de l'ivresse même des succès. Soyons terribles dans les revers, modestes dans nos triomphes, & fixons au milieu de nous la paix & le bonheur par la sagesse & par la morale. Voilà le

véritable but de nos travaux ; voilà la tâche la plus héroïque & la plus difficile. Nous croyons concourir à ce but, en vous proposant le décret suivant.

DÉCRET.

ARTICLE PREMIER.

Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême, & l'immortalité de l'ame.

II.

Il reconnaît que le culte digne de l'Être suprême est la pratique des devoirs de l'homme.

III.

Il met au premier rang de ses devoirs de détester la mauvaise foi & la tyrannie, de punir les tyrans & les traîtres, de secourir les malheureux, de respecter les foibles, de défendre les opprimés, de faire aux autres tout le bien qu'on peut, & de n'être injuste envers personne.

IV.

Il sera institué des fêtes pour rappeler l'homme à la pensée de la Divinité, & à la dignité de son être.

V.

Elles emprunteront leurs noms des évènemens glorieux de notre révolution, des vertus les plus chères & les plus utiles à l'homme, des plus grands bienfaits de la nature.

VI.

La république française célébrera tous les ans,

les fêtes du 14 juillet 1789, du 10 août 1792, du 21 janvier 1793, du 31 mai 1793.

V I I.

Elle célébrera, aux jours de décadis, les fêtes dont l'énumération suit :

A l'Être suprême & à la nature.
Au Genre humain.
Au Peuple Français.
Aux Bienfaiteurs de l'humanité.
Aux Martyrs de la liberté.
A la liberté & à l'Égalité.
A la République.
A la liberté du Monde.
A l'Amour de la Patrie.
A la Haine des Tyrans & des Traîtres.
A la Vérité.
A la Justice.
A la Pudeur.
A la Gloire & à l'Immortalité.
A l'Amitié.
A la Frugalité.
Au Courage.
A la Bonne-Foi.
A l'Héroïsme.
Au Désinterressement.
Au Stoïcisme.
A l'Amour.
A la Foi conjugale.
A l'Amour paternel.
A la Tendresse maternelle.
A la Piété filiale.
A l'Enfance.
A la Jeunesse.
A l'Age viril.

A la Vieilleſſe.
Au Malheur.
A l'Agriculture.
A l'Induſtrie.
A nos Ayeux.
A la Poſtérité.
Au Bonheur.

VIII.

Les comités de ſalut public & d'inſtruction publique ſont chargés de préſenter un plan d'organiſation de ces fêtes.

IX.

La convention nationale appelle tous les talens dignes de ſervir la cauſe de l'humanité, à l'honneur de concourir à leur établiſſement par des hymnes & des chants civiques, & par tous les moyens qui peuvent contribuer à leur embelliſſement & à leur utilité.

X.

Le comité de ſalut public diſtinguera les ouvrages qui lui paraîtront les plus propres à remplir cet objet, & récompenſera leurs auteurs.

XI.

La liberté des cultes eſt maintenue conformément au décret du 18 frimaire.

XII.

Tout raſſemblement ariſtocratique & contraire à l'ordre public ſera réprimé.

XIII.

En cas de troubles, dont un culte quelconque

seroit l'occasion ou le motif, ceux qui les exciteraient par des prédications fanatiques, ou par des insinuations contre-révolutionnaires; ceux qui les provoqueraient par des violences injustes & gratuites, seront également punis selon la rigueur des loix.

X I V.

Il sera fait un rapport particulier sur les dispositions de détail rélatives au présent décret.

X V.

Il sera célébré le 20 prairéal prochain une fête nationale en l'honneur de l'Être suprême.

P L A N

DE LA FÊTE A L'ÊTRE SUPRÊME,

Qui doit être célébrée le 20 prairial, proposé par DAVID, & décrété par la Convention nationale.

L'aurore annonce à peine le jour, & déjà les sons d'une musique guerrière retentissent de toutes parts, & font succéder au calme du sommeil un réveil enchanteur.

A l'aspect de l'astre bienfaisant qui vivifie & colore la nature, amis, frères, époux, enfans, vieillards & mères s'embrassent & s'empressent à l'envie d'orner & de célébrer la fête de la Divinité.

L'on voit aussi-tôt les banderoles tricolores flotter à l'extérieur des maisons; les portiques se décorent

de feſtons de verdure; la chaſte épouſe treſſe de fleurs la chevelure flottante de ſa fille cherie, tandis que l'enfant à la mamelle preſſe le ſein de ſa mère, dont il eſt la plus belle parure, le fils, au bras vigoureux, ſe ſaiſit de ſes armes: il ne veut recevoir le baudrier que des mains de ſon père; le vieillard ſouriant de plaiſir, les yeux mouillés des larmes de la joie, ſent rajeunir ſon ame & ſon courage en préſentant l'épée aux défenſeurs de la liberté.

Cependant l'airain tonne: à l'inſtant les habitations ſont déſertes: elles reſtent ſous la ſauve-garde des loix & des vertus républicaines; le peuple remplit les rues & les places publiques: la joie & la fraternité l'enflamment. Ces groupes divers, parés des fleurs du printemps, ſont un parterre animé, dont les parfums diſpoſent les ames à cette ſcène touchante.

Les tambours roulent; tout prend une forme nouvelle. Les adoleſcens, armés de fuſils, forment un bataillon quarré autour du drapeau de leurs ſections reſpectives. Les mères quittent leurs fils & leurs époux: elles portent à la main des bouquets de roſes; leurs filles, qui ne doivent jamais les abandonner que pour paſſer dans les bras de leur époux, les accompagnent, & portent des corbeilles remplies de fleurs. Les pères conduiſent leurs fils, armés d'une épée: l'un & l'autre tiennent à la main une branche de chêne.

Tout eſt prêt pour le départ, chacun brûle de ſe rendre au lieu où doit commencer cette cérémonie qui va réparer les tors des nouveaux prêtres du crime & de la royauté.

Une ſalve d'artillerie annonce le moment deſiré: le peuple ſe réunit au jardin national: là, il ſe range

au tour d'un amphithéâtre destiné pour la Convention. Les portiques qui l'avoisinent sont décorés de guirlandes de verdure & de fleurs, entremêlées de rubans tricolors.

Les sections arrivées, les autorités constituées, le peuple annoncent à la représentation nationale que tout est préparé pour célébrer la fête de l'Être suprême.

La convention nationale, précédée d'une musique éclatante, se montre au peuple : le président paraît à la tribune élevée au centre de l'amphithéâtre; il fait sentir les motifs qui ont déterminé cette fête solemnelle; il invite le peuple à honorer l'auteur de la nature.

Il dit : le peuple fait retentir les airs de ses cris d'allégresse.

Tel se fait entendre le bruit des vagues d'une mer agitée, que les vents sonores du midi soulèvent & prolongent en échos dans les vallons & les forêts lointaines.

Au bas de l'amphithéâtre s'élève un monument où sont réunis tous les ennemis de la félicité publique; le monstre désolant de l'Athéisme y domine; il est soutenu par l'ambition, l'égoïsme, la discorde & la fausse simplicité, qui, à travers les haillons de la misère, laisse entrevoir les ornemens dont se parent les esclaves de la royauté.

Sur le front de ces figures on lit ces mots :

Seul espoir de l'étranger.

Il va lui être ravi. Le président s'approche, tenant entre ses mains un flambeau; le grouppe s'embrâse;

il rentre dans le néant avec la même rapidité que les conſpirateurs qu'a frappés le glaive de la loi.

Du millieu de ces débris s'élève la ſageſſe au front calme & ſerein; à ſon aſpect, des larmes de joie & de reconnaiſſance coulent de tous les yeux; elle conſole l'homme de bien que l'athéiſme voulait réduire au déſeſpoir. La fille du ciel ſemble dire: peuple rends hommage à l'auteur de la nature; reſpecte ſes décrets immuables. Périſſe l'audacieux qui oſerait y porter atteinte! Peuple généreux & brave, juge de ta grandeur par les moyens qu'on emploie pour t'égarer. Tes hypocrites ennemis connaiſſent ton attachement ſincère aux loix de la raiſon; & c'eſt par-là qu'ils voulaient te perdre : mais tu ne ſeras plus dupe de leur impoſture; tu briſeras toi-même la nouvelle idole que ces nouveaux Druides voulaient relever par la violence.

Après cette première cerémonie, que termine un chant ſimple & joyeux, le bruit des tambours ſe fait entendre, le ſon perçant de la trompette éclate dans les airs. Le peuple ſe diſpoſe : il eſt en ordre; il part . . . . . Deux colonnes s'avancent : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, marchent ſur deux files paralèles. Le bataillon carré des adoleſcens marche toujours dans le même ordre. Le rang des ſections eſt déterminé par la lettre alphabétique. Au milieu du peuple paraiſſent ſes repréſentans; ils ſont environnés par l'*Enfance*, ornée de violettes; l'*Adoleſcence*, de myrthes; *la Virilité*, de chêne; & *la Vieilleſſe* aux cheveux blancs, de pampre & d'olivier : chaque repréſentant porte à la main un bouquet d'épis de bled, de fleurs & de fruits, ſymbole de la miſſion qui lui a été confiée;

miſſion qu'ils rempliront en dépit des obſtacles renaiſſans ſous leurs pas.

Au centre de la repréſentation nationale, quatre taureaux vigoureux, couverts de feſtons & de guirlandes, traînent un char ſur lequel brille un trophée composé des inſtrumens des arts & métiers & des productions du territoire français. » Vous qui vivez
» dans le luxe & dans la moleſſe; vous dont
» l'exiſtence n'eſt qu'un pénible ſommeil, peut-être
» vous oſerez jetter un regard de mépris ſur ces utiles
» inſtrumens : ha! fuyez, fuyez loin de nous; vos
» ames corrompues ne ſauraient goûter les jouiſſances
» ſimples de la nature! Et toi, peuple laborieux &
» ſenſible, jouis de ton triomphe & de ta gloire;
» dédaignes les vils tréſors de tes lâches ennemis;
» n'oublie pas ſur tout que les héros & les bien-
» faiteurs de l'humanité conduiſaient la charue de la
» même main qui avait vaincu les rois & leurs
» ſatellites. »

Après avoir, durant la marche, couvert d'offrandes & de fleurs la ſtatue de la liberté, le cortège arrive au Champ de la Réunion. » Ames pures, cœurs
» vertueux, c'eſt ici que vous attend une ſcène ra-
» viſſante, c'eſt ici que la liberté vous a ménagé
» ſes plus douces jouiſſances. »

Une montagne immenſe devient l'autel de la patrie; ſur ſa cîme s'élève l'abre de la liberté; les repréſentans s'élancent ſous ſes rameaux protecteurs; les pères avec leurs fils ſe groupent ſur la partie de la montagne qui leur eſt déſignée; les mères avec leurs filles ſe rangent de l'autre côté; leur fécondité & les vertus de leur époux ſont les ſeuls titres qui les y ont conduites : un ſilence profond règne de toutes

parts;

parts; les accords touchans d'une musique harmonieuse se font entendre; les pères, accompagnés de leurs fils, chantent une première strophe : ils jurent ensemble de ne plus poser les armes qu'après avoir anéanti les ennemis de la république : tout le peuple répète la finale; les filles avec leurs mères, les yeux fixés vers la voûte céleste, chantent une seconde strophe : celles-ci promettent de n'épouser jamais que des hommes qui auront servi la patrie; les mères s'énorgueillissent de leur fécondité ..... Nos enfans, disent-elles, après avoir purgé la terre des tyrans coalisés contre nous, reviendront s'acquitter d'un devoir cher à leur cœur; ils fermeront la paupière de ceux dont ils ont reçu le jour. Le peuple répète les expressions de ces sentimens sublimes inspirés par l'amour sacré des vertus.

Une troisième & dernière strophe est chantée par le peuple entier. Tout s'émeut, tout s'agite sur la montagne : hommes, femmes, filles, vieillards, enfans, tous font retentir l'air de leurs accens. Ici, les mères pressent les enfans qu'elles allaitent; là, saisissant les plus jeunes de leurs enfans mâles, ceux qui n'ont point assez de force pour accompagner leurs pères, & les soulevant dans leurs bras, elles les présentent en hommage à l'auteur de la nature; les jeunes filles jettent vers le ciel les fleurs qu'elles ont apportées : seule propriété dans un âge aussi tendre. Au même instant, & simultanément, les fils, brûlant d'une ardeur guerrière, tirent leurs épées, les déposent dans les mains de leurs vieux pères; ils jurent de les rendre par tout victorieuses; ils jurent de faire triompher l'égalité & la liberté contre l'oppression des tyrans. Partageant l'enthousiasme de leurs fils, les viellards ravis les embrassent, & repandent sur eux leur bénédiction paternelle.

Une décharge formidable d'artillerie, interprète de la vengeance nationale, enflamme le courage de nos républicains; elle leur annonce que le jour de gloire est arrivé. Un chant mâle & guerrier, avant-coureur de la victoire, répond au bruit du canon. Tous les Français confondent leurs sentimens dans un embrassement fraternel : ils n'ont plus qu'une voix, dont le cri général, *vive la République*, monte vers la divinité.



DISCOURS

DE

MAXIMILIEN ROBESPIERRE,

PRONONCÉ dans la séance du septidi, 7 Prairial, an deuxième de la république une & indivisible.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

CITOYENS,

Ce sera un beau sujet d'entretien pour la postérité, c'est déjà un spectacle digne de la terre & du ciel, de voir l'assemblée des représentans du peuple français, placée sur un volcan inépuisable de conjurations, d'une main apporter aux pieds de l'éternel, auteur des choses, les hommages d'un grand peuple; de l'autre, lancer la foudre sur les tyrans conjurés contre lui, fonder la première république du monde, & rappeler parmi les mortels, la liberté, la justice & la nature exilées.

Ils périront tous les tyrans armés contre le peuple français. Elles périront, toutes les factions qui s'appuyent sur leur puissance pour détruire notre liberté. Vous ne ferez pas la paix; mais vous la donnerez au

monde, & vous l'ôterez au crime. Cette perſpective prochaine s'offrait aux regards des tyrans épouvantés, & ils ont délibéré avec leurs complices, que le tems était arrivé de nous aſſaſſiner; nous, c'eſt-à-dire, la convention nationale: car, s'ils vous attaquent tantôt en maſſe & tantôt en détail, vous reconnaiſſez toujours le même plan & les mêmes ennemis: ſans doute, ils ne ſont pas aſſez inſenſés pour croire que la mort de quelques repréſentans pourrait aſſurer leur triomphe. S'ils ont cru, en effet, que pour anéantir votre énergie, ou pour changer vos principes, il ſuffit d'aſſaſſiner ceux à qui vous avez ſpécialement confié le ſoin de veiller pour le ſalut de la république; s'ils ont cru qu'en nous faiſant deſcendre au tombeau, le génie des Briſſot, des Hébert & des Danton en ſortirait triomphant, pour vous livrer une ſeconde fois à la diſcorde, à l'empire des factions & à la merci des traîtres, ils ſe ſont trompés. Quand nous ſerons tombés, ſous leurs coups, vous voudrez achever votre ſublime entrepriſe, ou partager notre ſort: ou plutôt, il n'y a pas un français qui ne voulût alors venir ſur nos corps ſanglans jurer d'exterminer le dernier des ennemis du peuple.

Cependant leur délir impie atteſte à-la-fois leurs eſpérances & leur déſeſpoir.

Ils eſpéraient jadis de réuſſir à affamer le peuple français: le peuple français vit encore, & il ſurvivra à tous ſes ennemis: ſa ſubſiſtance a été aſſurée, & la nature, fidèle à la liberté, lui préſente déjà l'abondance. Quelle reſſource leur reſte-t-il donc? l'aſſaſſinat.

Ils eſpéraient d'exterminer la repréſentation nationale par la révolte ſoudoyée; & ils comptaient tellement ſur le ſuccès de cet attentat, qu'ils ne rougirent

pas de l'annoncer d'avance à la face de l'Europe, & de l'avouer dans le parlement d'Angleterre. Ce projet a échoué. Que leur reste-t-il ? l'assassinat.

Ils ont cru nous accabler par les efforts de leur ligue sacrilège, & sur-tout par la trahison. Les traîtres tremblent ou périssent, leur artillerie tombe en notre pouvoir, leurs satellites fuient devant nous; mais il leur reste l'assassinat.

Ils ont cherché à dissoudre la convention nationale par l'avilissement & par la corruption : la convention a puni leurs complices, & s'est relevée triomphante sur la ruine des factions, & sous l'égide du peuple français; mais il leur reste l'assassinat.

Ils ont essayé de dépraver la morale publique & d'éteindre les sentimens généreux dont se compose l'amour de la liberté & de la patrie, en bannissant de la république, le bon sens, la vertu & la divinité. Nous avons proclamé la divinité & l'immortalité de l'ame; nous avons commandé la vertu, au nom de la république ; il leur reste l'assassinat.

Enfin, calomnies, trahisons, incendies, empoisonnemens, athéisme, corruption, famine, assassinats, ils ont prodigué tous les crimes : il leur reste encore l'assassinat, ensuite l'assassinat, & puis encore l'assassinat.

Réjouissons-nous donc & rendons grâces au ciel, puisque nous avons assez bien servi notre patrie, pour avoir été jugés dignes des poignards de la tyrannie.

Il est donc pour nous de glorieux dangers à courir! Le sejour de la cité en offre au moins autant que le champ de bataille : nous n'avons rien à envier à nos braves frères d'armes; nous payons, de plus d'une manière, notre dette à la patrie.

O rois & valets des rois, ce n'eſt pas nous qui nous plaindrons du genre de guerre que vous nous faites; & nous reconnaiſſons d'ailleurs, qu'il eſt digne de votre prudence auguſte. Il eſt plus facile, en effet, de nous ôter la vie, que de triompher de nos principes ou de nos armées. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la France elle-même vous fourniront des ſoldats pour exécuter ces nobles exploits. Quand les puiſſances de la terre ſe liguent pour tuer un foible individu, ſans doute, il ne doit pas s'obſtiner à vivre : auſſi n'avons-nous pas fait entrer dans nos calculs l'avantage de vivre longuement. Ce n'eſt point pour vivre que l'on déclare la guerre à tous les tyrans, &, ce qui eſt beaucoup plus dangereux encore, à tous les crimes. Quel homme ſur la terre, a jamais défendu impunément les droits de l'humanité? Il y a quelques mois, je diſais à mes collègues du comité de ſalut public : » Si les armées » de la république ſont victorieuſes, ſi nous dé- » maſquons les traîtres, ſi nous étouffons les factions, » ils nous aſſaſſineront; » & je n'ai point du tout été étonné de voir réaliſer ma prophétie : je trouve même, pour mon compte, que la ſituation où les ennemis de la république m'ont placé, n'eſt pas ſans avantage; car, plus la vie des défenſeurs de la liberté eſt incertaine & précaire, plus ils ſont indépendans de la méchanceté des hommes. Entouré de leurs aſſaſſins, je me ſuis déjà placé moi-même dans le nouvel ordre de choſes où ils veulent m'envoyer; je ne tiens plus à une vie paſſagère, que par l'amour de la patrie & par la ſoif de la juſtice; & dégagé plus que jamais de toute conſidération perſonnelle, je me ſens mieux diſpoſé à attaquer avec énergie, les ſcélérats qui conſpirent contre mon pays & contre le genre humain. Plus ils ſe dépêchent de terminer ma carrière ici bas, plus je veux me hâter de la

remplir d'actions utiles au bonheur de mes semblables. Je leur laisserai du moins un testament, dont la lecture fera frémir les tyrans & tous leurs complices; je révélerai peut-être des secrets redoutables, qu'une sorte de prudence pusillanime aurait pu me déterminer à voiler. Je dirai, à quoi tiennent encore le salut de ma patrie & le triomphe de la liberté! si les mains perfides qui dirigent la rage des assassins ne sont pas encore visibles pour tous les yeux, je laisserai au tems, le soin de lever levoile qui les couvre, & je me bornerai à rappeler les vérités qui peuvent seules sauver cette république.

Oui, quoique puisse penser l'imprévoyante légèreté, quoique puisse dire la perfidie contre-révolutionnaire, les destinées de la république ne sont pas encore entièrement affermies, & la vigilance des représentans du peuple français est plus que jamais nécessaire.

Ce qui constitue la république, ce n'est ni la pompe des dénominations, ni la victoire, ni la richesse, ni l'enthousiasme passager; c'est la sagesse des loix, & sur-tout la bonté des mœurs; c'est la pureté & la stabilité des maximes du gouvernement. Les loix sont à faire, les maximes du gouvernement à assurer, les mœurs à régénérer. Si l'une de ces choses manque, il n'y a dans un Etat, qu'erreurs, orgueil, passions, factions, ambition, cupidité: la république, alors, loin de réprimer les vices, ne fait que leur donner un plus libre essor, & les vices ramènent nécessairement à la tyrannie. Quiconque n'est pas maître de soi, est fait pour être l'esclave des autres: c'est une vérité pour les peuples comme pour les individus. Voulez-vous savoir quels sont les ambitieux? examinez quels sont ceux qui protègent les fripons, qui encouragent les contre-révolution-

naires, qui exécutent tous les attentats, qui méprisent la vertu, qui corrompent la morale publique: c'était la marche des conspirateurs qui ont tombé sous le glaive de la loi. Faire la guerre au crime, c'est le chemin du tombeau & de l'immortalité, favoriser le crime, c'est le chemin du trône & de l'échafaud!

Les êtres pervers étaient parvenus à jeter la république & la raison humaine dans le chaos: il s'agit de les en retirer & de créer l'harmonie du monde moral & politique. Le peuple français a deux garans de la possibilité d'exécuter cette héroïque entreprise, les principes de sa représentation actuelle, & ses propres vertus. Le moment où nous sommes est favorable; mais il est peut-être unique. Dans l'état d'équilibre où sont les choses, il est facile de consolider la liberté; il est facile de la perdre. Si la France était gouvernée pendant quelques mois par une législature corrompue, la liberté serait perdue: la victoire resterait aux factions & à l'immoralité. Votre concert & votre énergie ont étonné l'Europe & l'ont vaincue. Si vous savez cela aussi bien que vos ennemis, vous en triompherez facilement. J'ai parlé de la vertu du peuple; & cette vertu, attestée par toute la révolution, ne suffirait pas seule pour nous rassurer contre les factions qui tendent sans cesse à corrompre & à déchirer la république. Pourquoi cela? c'est qu'il y a deux peuples en France: l'un est la masse des citoyens, pure, simple, altérée de la justice, & amie de la liberté; c'est ce peuple vertueux qui verse son sang pour fonder la république, qui en impose aux ennemis du dedans, & ébranle les trônes des tyrans: l'autre est ce ramas d'ambitieux & d'intrigans; c'est ce peuple babillard, charlatan, artificieux, qui se montre par-tout, qui persécute le patriotisme, qui s'empare des tribunes, & souvent des fonctions publiques; qui abuse de

l'instruction que les avantages de l'ancien régime lui ont donnée, pour tromper l'opinion publique; c'est ce peuple de fripons, d'étrangers, de contre-révolutionnaires hypocrites, qui se place entre le peuple français & ses représentans, pour tromper l'un & pour calomnier les autres, pour entraver leurs opérations, pour tourner contre le bien public, les lois les plus utiles & les vérités les plus salutaires. Tant que cette race impure existera, la république sera malheureuse & précaire. C'est à vous de l'en délivrer par une énergie imposante & par un concert inaltérable. Ceux qui cherchent à nous diviser, ceux qui arrêtent la marche du gouvernement, ceux qui le calomnient tous les jours près de vous, par des insinuations perfides, ceux qui cherchent à former contre lui, une coalition dangéreuse de toutes les passions funestes, de tous les amours propres irascibles, de tous les intérêts opposés à l'intérêt public, sont vos ennemis & ceux de la patrie; ce sont les agens de l'étranger; ce sont les successeurs des Brissot, des Hébert, des Danton: qu'ils règnent un seul jour, & la patrie est perdue. En disant ces choses, j'aiguise contre moi des poignards, & c'est pour cela même que je les dis. Vous persévérerez dans vos principes & dans votre marche triomphante; vous étoufferez le crime, & vous sauverez la patrie. . . . . J'ai assez vécu; . . . . j'ai vu le peuple français s'élancer du sein de l'avilissement & de la servitude au faîte de la gloire & de la liberté. J'ai vu ses fers brisés & les trônes coupables, qui pèsent sur la terre, près d'être renversés sous ses mains triomphantes. J'ai vu un prodige plus étonant encore, un prodige que la corruption monarchique & l'expérience des premiers tems de notre révolution permettraient à peine de regarder comme possible: une assemblée investie de la puissance de la nation fran-

çaiſe, marchant d'un pas rapide & ferme vers le bonheur public, dévouée à la cauſe du peuple & au triomphe de l'égalité, digne de donner au monde le ſignal de la liberté & l'exemple de toutes les vertus.

Achevez, citoyens, achevez vos ſublimes deſtinées. Vous nous avez placés à l'avant-garde pour ſoutenir le premier effort des ennemis de la liberté; nous mériterons cet honneur, & nous vous tracerons de notre ſang la route de l'immortalité. Puiſſiez-vous déployer conſtamment cette énergie inaltérable dont vous avez beſoin pour étouffer tous les monſtres de l'univers conjurés contre vous, & jouir enſuite en paix, des bénédictions du peuple & du fruit de vos vertus!

DÉCRET.

» La convention nationale décrète que le diſcours du citoyen Robeſpierre ſera inſéré dans le bulletin; il ſera imprimé auſſi dans la forme ordinaire, & traduit dans toutes les langues. Il en ſera donné ſix exemplaires à chaque membre de la convention. »



DISCOURS
DE
MAXIMILIEN ROBESPIERRE,
PRÉSIDENT DE LA CONVENTION NATIONALE,
AU PEUPLE RÉUNI
POUR LA FÊTE
DE L'ÊTRE SUPRÊME,

Décadi 20 Prairial, l'an deuxième de la République Française, une & indivisible.

FRANÇAIS RÉPUBLICAINS,

Il eſt enfin arrivé, ce jour à jamais fortuné que le peuple français conſacre à l'Etre ſuprême! Jamais le monde qu'il a créé ne lui offrît un ſpectacle auſſi digne de ſes regards. Il a vu régner ſur la terre la tyrannie, le crime & l'impoſture : il voit dans ce moment une nation entière, aux priſes avec tous les oppreſſeurs du genre humain, ſuſpendre le cours de ſes travaux héroïques pour élever ſa penſée & ſes vœux vers le grand Etre qui lui donna la miſſion de les entreprendre & la force de les exécuter.

N'eſt-ce pas lui, dont la main immortelle, en

gravant dans le cœur de l'homme le code de la justice & de l'égalité, y traça la sentence de mort des tyrans ? N'est-ce pas lui qui, dès le commencement des tems, décreta la république, & mit à l'ordre du jour, pour tous les siècles & pour tous les peuples, la liberté, la bonne foi & la justice ?

Il n'a point créé les rois pour dévorer l'espèce humaine; il n'a point créé les prêtres pour nous atteler, comme de vils animaux, au char des rois, & pour donner au monde l'exemple de la bassesse, de l'orgueil, de la perfidie, de l'avarice, de la débauche & du mensonge; mais il a créé l'Univers pour publier sa puissance ; il a créé les hommes pour s'aider, pour s'aimer mutuellement, & pour arriver au bonheur par la route de la vertu.

C'est lui qui plaça, dans le sein de l'oppresseur triomphant, le remords & l'épouvante ; & dans le cœur de l'innocent opprimé, le calme & la fierté ; c'est lui qui force l'homme juste à haïr le méchant, & le méchant à respecter l'homme juste ; c'est lui qui orna de pudeur le front de la beauté pour l'embellir encore; c'est lui qui fait palpiter les entrailles maternelles de tendresse & de joie; c'est lui qui baigne de larmes délicieuses les yeux du fils pressé contre le sein de sa mère ; c'est lui qui fait taire les passions les plus impérieuses & les plus tendres devant l'Amour sublime de la Patrie ; c'est lui qui a couvert la nature de charmes, de richesses & de majesté; tout ce qui est bon est son ouvrage, ou c'est lui-même ; le mal appartient à l'homme dépravé, qui opprime ou qui laisse opprimer ses semblables.

L'Auteur de la nature avait lié tous les mortels

par une chaîne immense d'amour & de félicité ; périssent les tyrans qui osent la briser !

Français républicains, c'est à vous de purifier la terre qu'ils ont souillée, & d'y rappeler la Justice qu'ils ont bannie. La Liberté & la Vertu sont sorties ensemble du sein de la Divinité : l'une ne peut séjourner sans l'autre parmi les hommes. Peuple généreux, veux tu triompher de tous tes ennemis, pratiques la justice, & rends à la Divinité le seul culte digne d'elle ; peuple, livrons-nous aujourd'hui sous ses auspices, aux justes transports d'une pure allégresse ; demain nous combattrons encore les vices & les tyrans ; nous donnerons au monde l'exemple des vertus républicaines, & ce sera l'honorer encore.



SECOND DISCOURS
DU PRÉSIDENT
DE LA CONVENTION NATIONALE,

Au moment où l'Atéïsme, consumé par les flammes, a disparu, & où la Sagesse apparaît à sa place aux regards du Peuple.

Il est rentré dans le néant, ce monstre que le génie des rois avait vomi sur la France; qu'avec lui disparaissent tous les crimes & tous les malheurs du monde! Armés tour-à-tour des poignards du fanatisme & des poisons de l'athéisme, les rois conspirent toujours pour assassiner l'humanité. S'ils ne peuvent plus défigurer la Divinité par la superstition, pour l'associer à leurs forfaits, ils s'efforcent de la bannir de la terre, pour y règner seuls avec le crime.

Peuple, ne crains plus leurs complots sacrilèges; ils ne peuvent pas plus arracher le monde du sein de son auteur, que le remords de leurs propres cœurs. Infortunés, redressez vos fronts abattus, vous pouvez encore impunément lever les yeux vers le ciel. Héros de la Patrie, votre généreux dévouement n'est point une brillante folie: Si les satellites de la tyrannie peuvent vous assassiner, il n'est pas en leur pouvoir de vous anéantir tout entiers. Homme, qui que tu sois, tu peux concevoir encore de hautes pensées de toi-même; tu peux lier ta vie passagère

à Dieu-même & à l'immortalité. Que la nation reprenne donc tout son éclat, & la sagesse tout son empire; l'Etre suprême n'est point anéanti.

C'est sur-tout la sagesse que nos coupables ennemis vouloient chasser de la République. C'est à la sagesse seule qu'il appartient d'affermir la prospérité des empires; c'est à elle à nous garantir les fruits de notre courage. Associons-là donc à toutes nos entreprises : soyons graves & discrets dans nos délibérations, comme des hommes qui stipulent les intérêts du monde; soyons ardens & opiniâtres dans notre colère contre les tyrans conjurés, impertubables dans les dangers, patiens dans les travaux, terribles dans les revers, modestes & vigilans dans les succès; soyons généreux envers les bons, compatissans envers les malheureux, inexorables envers les méchans, justes envers tout le monde. Ne comptons point sur une prospérité sans mélange & sur des triomphes sans obstacles, ni sur tout ce qui dépend de la fortune ou de la perversité d'autrui; ne nous reposons que sur notre constance & sur notre vertu, seuls, mais infaillibles garans de notre indépendancee; écrasons la ligue impie des rois par la grandeur de notre caractère, plus encore que par la force de nos armes.

Français, vous combattez les rois, vous êtes donc dignes d'honorer la divinité. Etre des êtres, auteur de la nature, l'esclave abruti, le vil suppôt du despotisme, l'aristocrate perfide & cruel t'outragent en t'invoquant; mais les défenseurs dela liberté peuvent s'abandonner avec confiance dans ton sein paternel. Etre des êtres, nous n'avons point à t'adresser d'injustes prières: tu connais les créatures sorties de tes mains; leursbesoinsn'échappent pas plus à tesregards que leurs

plus ſecrettes penſées. La haine de la mauvaiſe foi & la tyrannie brûle dans nos cœurs avec l'amour de la juſtice & de la Patrie ; notre ſang coule pour la cauſe de l'humanité ; voilà notre prière, voilà nos ſacrifices, voilà le culte que nous t'offrons.

La Commiſſion de l'inſtruction publique arrête l'impreſſion & l'envoi des diſcours de Maximilien Robeſpierre, Préſident de la Convention nationale, aux départemens, diſtricts, municipalités, comités révolutionnaires & ſociétés populaires de la République. Paris, 21 Prairial, an ſecond de la République, une & indiviſible.

Signé au Regiſtre, PAYAN, *Commiſſaire*, FOURCADE, *adjoint*.





INVOCATION

A L'ÊTRE SUPRÊME,

Faite à la Fête du 20 Prairial, & prononcée au haut de la Montagne élevée par le Peuple d'Auxerre, par MAURE, *Repréſentant du peuple dans les Départemens de Seine & Marne & de l'Yonne.*

AUTEUR de la Nature, Être ſuprême & incompréhenſible, c'eſt ſous cette voûte hardie, ton admirable ouvrage, c'eſt à la clarté de ce ſoleil bienfaiſant qui féconde la terre, c'eſt au milieu de ces rians côteaux chargés des fruits que ta bonté nous diſpenſe, que les enfans de la liberté viennent te rendre un hommage digne de toi.

E

C'eſt ſous les auſpices de la Patrie, cette mère tendre & chérie, que nous nous préſentons devant ton trône; reçois nos actions de graces; tu nous as donné une nouvelle vie, en gravant profondément dans nos cœurs l'amour de la Liberté & la haine de la tyrannie, en nous inſpirant ces ſentimens d'Égalité & de Fraternité qui feront nos plus douces jouiſſances.

Jettes un regard paternel ſur ces vénérables vieillards que nous reſpectons, ſur ces tendres épouſes que nous chériſſons, ſur ces enfans, notre plus douce eſpérance, penétrés de tes bienfaits; nous leur dirons ſans ceſſe, que c'eſt toi qui gravas dans nos cœurs l'amour ſacré de la Patrie, qui nous inſpiras la ſoif de la Liberté, qui nous enflammas de ce courage invincible, capable des entrepriſes les plus hardies, de ce courage qui promet à la République Françaiſe les plus hautes deſtinées.

Nos hommages te feront agréables, ils te paraîtront nouveaux : vois juſques dans le fonds de nos cœurs, ils ſont d'accord avec nos lèvres; nous n'emprunterons plus déſormais pour t'adreſſer nos vœux, ces organes impoſteurs & menſongers qui ont deshonoré & dégradé ton plus bel ouvrage : des enfans ont-ils beſoin d'interprète auprès d'un tendre père.

C'eſt par nos actions que nous voulons dorénavant t'honorer; c'eſt en imitant ta juſtice & ta bienfaiſance que nous ferons dignes de toi.

Fais deſcendre ſur la terre de la France la ſageſſe, la vertu, la juſtice & la probité; que le cœur des Français ſoit à jamais leur aſyle; rends nos mœurs ſimples & douces; ne permets jamais que le ſol de

la Liberté ſoit ſouillé par la préſence des barbares & féroces ennemis de la Liberté ; couvres de ton égide ſes intrépides défenſeurs.

Conſerves & protèges nos Légiſlateurs fidèles; éclaires nos magiſtrats & rends-les dignes de la confiance du peuple; fais proſpérer le ſol de la Liberté, nous promettons de ne jamais abuſer de tes bienfaits.

Nous jurons en ton auguſte préſence, de garder au péril de notre vie, la Liberté que tu nous as inſpirée & que nous avons conquiſe, d'être fidèles à notre chère Patrie, de maintenir l'unité & l'indiviſibilité de la République : de chérir la Vertu, de reſpecter la vieilleſſe, d'honorer le Courage; de ſoulager la Miſère & d'élever nos enfans dans des ſentimens dignes de toi.

Jettes un regard favorable ſur cette multitude aſſemblée pour t'honorer; ſouris à ton ouvrage, & complais-toi en voyant les dignes enfans de la Liberté.

Fais qu'une heureuſe vieilleſſe, fruit de la vertu, nous conduiſe un jour dans ton ſein paternel.





DISCOURS

Prononcé le 20 Prairial, an IIe. de la République Française, une & indivisible, par le Président du Département de l'Yonne, sur la reconnaissance de l'existence de l'Être suprême & de l'immortalité de l'ame, décrétée par la Convention nationale, le 18 Floréal.

CITOYENS, FRÈRES ET AMIS.

Un Décret de la Convention nationale annonce que le Peuple Français reconnaît l'existence de l'Être suprême & l'immortalité de l'ame; cette vérité éternelle, cette idée sublime font aujourd'hui dans toute la République, l'objet de la réunion, de la joie & de la reconnaissance de tous les Français.

Des hommes pervers, ennemis de notre Liberté détracteurs insensés de notre révolution fondaient un système impie sur le monstre de l'athéisme; mais la Convention a réduit cette faction à l'impuissance de nuire à la République qu'elle voulait

détruire par l'idée que tout rentre dans le néant.

Qu'ont opposé nos Représentans à ces machinations d'autant plus dangereuses & plus criminelles qu'elles s'enveloppaient du manteau du patriotisme ? à ces apôtres de l'athéisme soudoyés par l'ennemi du genre humain, Pitt ? une proclamation solemnelle de l'existence de l'Être suprême & de l'immortalité de l'ame. Pourrions-nous ne pas reconnaître l'auteur de la nature dans ses merveilles ? *la seule idée de son existence est un rappel continuel à la justice : elle est donc sociale & républicaine.*

Si la République se fonde au milieu des orages, sur les vertus & les bonnes mœurs, si elle s'accroît & se consolide par de sages lois, cet immortel ouvrage est-il l'effet du hasard ? Non : il est celui d'un génie bienfaisant qui plane sur le Temple des Lois.

Vous scélérats qui aviez conçu l'incroyable dessein d'effacer jusqu'à l'idée même d'un Être suprême, qui vouliez abrutir le Peuple Français pour le mieux asservir, qui tramiez les plus noirs complots contre sa Liberté, vous fanatiques ambitieux & meurtriers qui vouliez à la lueur du flambeau de la discorde, plonger traîtreusement le poignard dans le sein de la Représentation nationale ; vous Brissot, Danton, Fabre-d'Eglantine, Hébert, dit Pere Duchesne, Chaumette, Ronsin & tous vos complices royalistes & corrupteurs de la morale publique, qui vouliez ravir à l'homme le bien le plus précieux, la Liberté ; perfides, vos attentats n'ont point échappés à l'œil attentif & toujours ouvert des Représentans de la Nation, à l'active surveillance des Comités de Salut public & de Sûreté générale, à la sentinelle des Sociétés populaires, enfin au glaive de la Loi : il a

frappé vos têtes coupables ; il a vengé le Dieu que vous outragiez & la Patrie que vous trahissiez.

Citoyens, que l'athéisme, ce monstre hideux soit replongé dans l'abîme d'où il est sorti.

Proscrivons du sol de la Liberté, l'intolérant & sanguinaire fanatisme qui, confondant dans son aveugle fureur, la cause de l'Être suprême avec les crimes des tyrans & des imposteurs, croit servir le Ciel & la patrie, en allumant la guerre civile. L'affreuse, la malheureuse Vendée, dans son délire superstitieux, a plus fait verser de sang & périr d'hommes que le fer de nos ennemis coalisés.

Maintenons le niveau de l'Égalité tracé par des Lois éternelles ; honorons la sagesse, & que dans l'ordre social, les distinctions soient la récompense des vertus, des bonnes mœurs & des talens ; & qu'au milieu d'un Peuple qui ne veut que l'Égalité, l'injuste ambition disparaisse.

Enfin, que l'égoïsme qui ne connaît ni Patrie ni Fraternité, qui rapporte tout au mot MOI SEUL, soit exécré.

Nous avons brûlé les titres féodaux, ces vieux parchemins, la honte de l'humanité. Pour rendre ce jour dédié à l'Être suprême à jamais mémorable, faisons, Citoyens, un nouvel auto-da-fé de ce groupe monstrueux, *SEUL ESPOIR DE L'ÉTRANGER*. C'est faire la guerre aux tyrans que de la faire aux vices ; paix aux chaumières, c'est respecter l'asyle de la vertu, & la justice & la probité seront à l'ordre du jour.

Si l'aristocratie que le modérantisme & l'indulgence caractérisent aujourd'hui, qui, de tout tems, a

humilié les Nations, qui calomniait le Peuple & appellait révolte la revendication de ses droits naturels, si, jalouse de conserver toujours quelqu'une de ses anciennes prérogatives, elle élevait encore une tête insolente, si, souple & artificieuse, elle tâchait de diviser la Nation dont l'unité de sentiment forme l'essence ; que les noms de Patrie & de Liberté soient notre cri de ralliement ; que les patriotes se resserrent & par-tout la cause du Peuple triomphera.

Vos Magistrats & les Autorités constituées aiment la révolution, ils la défendront au péril de leur vie. Honorés de la confiance des Administrés, ils seront toujours au milieu d'eux & par tout où l'intérêt de leurs frères & le salut de la Patrie l'exigeront.

Oui, frères & amis, le seul amour de la Patrie apprend à être bon & vertueux, à soumettre sa volonté particulière à la volonté générale & à la raison publique la première vertu du citoyen; tous les cœurs qu'il échauffe, toutes les actions qu'il inspire ont pour but le bonheur de tous; applaudissons unanimement au décret de la Convention Nationale, & chantons tous joyeusement des Hymnes à l'Être suprême, *son temple est l'univers, son culte la vertu, & ses fêtes l'allégresse du peuple rassemblé pour resserrer les nœuds de la Fraternité & de l'Égalité.*

Maure, notre vertueux Représentant, que nous avons le bonheur de posséder dans notre sein, témoin de ce spectacle digne du Ciel & de la terre, qui, dans son invocation sur la Montagne a offert à l'Eternel l'hommage de nos cœurs sensibles & purs, voudra bien être aussi auprès de nos incorruptibles

législateurs, l'organe du dévouement & de la reconnaissance de tous ses concitoyens réunis.

Délivrés des intrigues, des complots & des conspirations du dedans, bientôt victorieux de tous nos ennemis du dehors, ne formant plus qu'une grande famille, unis des mêmes sentimens, attachés aux mêmes principes, soumis aux mêmes lois, nous nous rappellerons, avec plaisir, les généreux sacrifices que nous aurons faits à la Patrie; & ce souvenir toujours agréable, nous avertira de rendre de nouvelles graces à l'Être suprême du bonheur dont nous jouirons, bonheur d'autant plus délicieux que, fondé sur la vertu nationale, il sera aussi durable que la République, une & indivisible.

VIVE LA RÉPUBLIQUE.





EXTRAIT

Du Procès-verbal de la séance publique, tenue par le Conseil général de la Commune d'Auxerre, le 21 Prairial matin, l'an deux de la République Française, une & indivisible.

Sur la proposition d'un membre, & ouï l'Agent national, a été dressé le procès-verbal de la fête à l'Être suprême, célébrée hier en cette Commune, comme il suit :

Au lever de l'aurore, le canon s'est fait entendre ; la cloche civique a sonné pendant deux heures ; une musique militaire a parcouru tous les quartiers, & les citoyens ont décoré leurs maisons de flammes aux trois couleurs nationales & de guirlandes de verdure.

A l'instant où le soleil a paru, une salve d'artillerie & la générale battue par vingt tambours, ont appellé & amené les citoyens de tout âge & des deux sexes sur la place de la Fraternité.

Après l'arrivée du citoyen Maure, Représentant du peuple, & des autorités constituées qui l'accompagnaient, on s'est porté en masse à la Montagne.

Le repréſentant du peuple parvenu au ſommet, a fait une invocation ſublime & touchante à l'Être ſuprême, dans laquelle il a développé tout ce qui peut conduire le peuple à reconnaître l'auteur de la nature & l'immortalité de l'ame, & à la pratique de toutes les vertus ſociales.

Enſuite il a été chanté en cœur, un hymne à l'Éternel, pendant lequel l'encens lui a été offert.

Après cette cérémonie, on s'eſt rendu ſur l'emplacement national de la ci-devant Arquebuſe.

Le Repréſentant du peuple & les Autorités conſtituées, placés ſur l'eſtrade qui y était élevée, le Préſident du Département a prononcé un diſcours énergique analogue à la Fête.

Le Repréſentant a parlé de nouveau : il a entretenu le peuple des vices & des déſordres de l'ancien gouvernement, des trahiſons qui ont accompagné la révolution, de la conſtance courageuſe de la Convention nationale dans toutes les circonſtances pénibles qu'elle a rencontrées, & de ſes ſuccès de tous côtés ; il l'a engagé à ſe rallier toujours dans les principes conſacrés par l'eſprit public, & à demeurer éternellement attaché à la Loi.

Il a enſuite détruit par le feu, les monſtres qui déſolaient la France.

La marche s'eſt ouverte là, conformément au plan qui en a été dreſſé, imprimé & diſtribué.

Parvenue à l'arbre de la Liberté, deux hymnes à la Divinité & à la Liberté ont été chantés.

De retour à la Montagne, après une ſymphonie,

le Représentant du peuple a commencé un autre hymne à l'Être suprême, qui a été chanté en chœur.

Le Maire a fait entendre ensuite un discours sur l'existence de l'Être suprême & l'immortalité de l'ame, sur les avantages de la Liberté reconquise par les Français & sur l'usage qu'ils en doivent faire.

Le Représentant du peuple a terminé par une autre invocation à l'Éternel, & a reçu de tous les citoyens, le serment d'être fidèles à la Patrie, de garder, au péril de leur vie, la Liberté; de maintenir l'unité & l'indivisibilité de la République, de chérir la Vertu, de respecter la Vieillesse, d'honorer le Courage, de soulager la Misère, & d'élever leurs Enfans dans des sentimens dignes de l'Être suprême.

La marche reprise, elle s'est rendue, à deux heures, sur la place de la Fraternité, où la Fête s'est terminée par l'acolade fraternelle donnée par le Représentant du peuple, au plus ancien vieillard, & par des cris répétés de vive la République, vive la Liberté, vive la Convention nationale.

Pendant toute cette Fête, les Citoyens ont manifesté tour-à-tour le recueillement le plus profond, & la plus vive allégresse, suivant les momens de la Cérémonie.

A cinq heures du soir, ils se sont réunis dans le Temple.

Il y a été chanté plusieurs Hymnes à l'Être suprême, & d'autres à la Liberté.

Ensuite la jeunesse s'est rendue au-tour de l'arbre de la Liberté, & y a dansé jusqu'à huit heures du soir, qu'une salve d'artillerie a annoncé la fin de la Fête & la retraite.

Louis & François Lescheneau, encore adolescens, volontaires, sortant du premier bataillon de la Réunion, ont assisté à toute la Fête, l'un monté sur le char, l'autre placé à la tête des compagnies d'adolescens.

La Municipalité les a ainsi honorés, en reconnaissance de la bravoure avec laquelle ils ont combattu les brigands de la Vendée, par lesquels leur père a été fusillé sous les yeux du plus jeune.

Signé au Registre, J. Robinet, Maire, & Faultrier, Secretaire-greffier.

Collationné. Signé FAULTRIER, Secrétaire-greffier.





HYMNE
A L'ÊTRE SUPRÊME.

Par le Citoyen LIÉGEARD fils.

AIR *du Vaudeville de l'Officier de fortune.*

Que chacun de nous, dès l'aurore,
Élève les yeux vers le ciel :
En le contemplant, qu'il adore
Notre bienfaiteur immortel.
Que de la nature embellie
Voyant le front riant & frais,
Il offre son cœur & sa vie
Au Dieu protecteur des Français.



Le sage auteur de la nature
Nous créa pour l'Égalité;
Et grava dans toute ame pure
Le desir de la Liberté.
D'un peuple qui se régénère,
Il favorisa les projets;
Quand ce peuple en lui voit un père,
Ainsi que l'ont vu les Français.

⁂

Portons les yeux ſur le feuillage,
Sur le gazon, les fleurs, les fruits.
Admirons, dans le payſage,
Ici les ceps, là les épis.
Ces objets de notre eſpérance,
Que Dieu fit naître en nos guérets,
Prouvent aſſez, par l'abondance,
Combien il aime les Français.

Le fer, l'or, le crime & l'intrigue
Secondoient l'audace des Rois :
Nous, ſans appui, contre leur ligue,
Nous avons reconquis nos droits.
Croyons tous qu'un Dieu, qui nous aime,
Daigna protéger nos ſuccès :
Oui, citoyens, l'Être ſuprême,
Voit ſes enfans dans les Français.



Aux Femmes.

Nourrissez, tout vous en conjure,
Vos fils dégagés de liens :
Femmes! imitez la Nature ;
Cette Mère nourrit les ſiens.
Ces fils de l'époux qui vous aime,
Chaſtes Mères! allaitez-les :
C'eſt honorer l'Être ſuprême,
En femmes dignes des Français.



Aux Défenſeurs de la Patrie.

Braves Favoris de la gloire,
Qui faites pâlir les tyrans!

Soyez ſages dans la victoire;
Dans l'adverſité ſoyez grands.
A Dieu faites ſans ceſſe hommage,
Des lauriers dûs à vos ſuccès:
Car, pour ſeconder leur courage,
Aux combats il ſuit les Français.

⁂

Aux Enfans.

O vous eſpoir de la Patrie!
Songez, Republicains naiſſans!
Qu'elle eſt une Mère cherie,
Qui compte ſur tous ſes enfans.
Pour honorer notre mémoire,
Et du ciel payer les bienfaits,
A jamais maintenez la gloire,
Et les droits du Peuple Français.

⁂

A tous les Citoyens.

Amis! en ce jour d'allégreſſe,
Louons l'Être ſuprême, en chœurs:
Qu'une civique & ſainte ivreſſe,
Echauffe, électriſe nos cœurs.
Qu'à ſon auguſte providence,
Nos vertus prouvent, par des faits,
L'immortelle reconnaiſſance,
Qui guide aujourd'hui les Français.



HYMNE
POUR LA FÊTE,
DÉDIÉ
A L'ÊTRE SUPRÊME ET A LA NATURE.

Par le Citoyen GUÉNIOT, d'Avallon.

Sur l'AIR de l'entrée du Déserteur :

Oublions jusqu'à la trace, &c.

CÉLÉBRONS notre passage
Des fers à la Liberté ;
La vérité sans nuage
Répand sur nous sa clarté.
Loin d'ici, vaines idoles
Qui reçutes notre encens ;
Vos lois, vos dogmes frivoles
Ne sont que pour des enfans.
C'est à toi, Moteur suprême,
Que nous adressons nos vœux :
Ton nom n'est plus un problême :
Toi seul règnes dans les cieux.
Célébrons, &c.



Au mont Sina le tonnerre
Offrait un Dieu redouté ;

Sur

Sur ce mont tu viens en père
Faire chérir ta bonté.
Ton être est la bienfaisance,
C'est toi qui brisas nos fers;
Comme tu l'es de la France,
Sois le Dieu de l'Univers.
Célébrons, &c.



Une éternité doit-elle
Punir le crime éperdu?
Tu ne fis l'ame immortelle
Qu'en faveur de la vertu.
Tu couronnes l'innocence;
Le repentir en tient lieu:
L'éternelle récompense
Est d'un Père, elle est d'un Dieu.
Célébrons, &c.

Envain l'athée en murmure,
C'est toi qui meut tous les corps;
C'est toi qui de la nature
Fais agir tous les ressorts.
Simple, immuable, éternelle
On la prend souvent pour toi;
On te prend souvent pour elle,
C'est toujours la même loi.
Célébrons, &c.



HYMNE
A L'ÊTRE SUPRÊME.

Par Marie-Joſeph CHÉNIER, *Député à la Convention nationale.*

Muſique de GOSSEC.

VÉRITÉ.

SOURCE de vérité qu'outrage l'impoſture,
De tout ce qui reſpire, éternel protecteur,
Dieu de la Liberté, père de la Nature,
Créateur & conſervateur.

O toi! ſeul incréé, ſeul grand, ſeul néceſſaire,
Auteur de la vertu, principe de la Loi,
Du pouvoir deſpotique immuable adverſaire,
La France eſt debout devant toi.

Tu poſas ſur les mers les fondemens du monde;
Ta main lance la foudre & déchaîne les vents;
Tu luis dans ce ſoleil dont la flamme féconde
Nourrit tous les êtres vivants.



LA Courière des nuits, perçant de ſombres voiles,

Traîne à pas inégaux son cours silencieux ;
Tu lui marquas sa route, & d'un peuple d'étoiles
Tu semas la plaine des cieux.

Tes autels sont épars dans le sein des campagnes,
Dans les riches cités, dans les antres déserts,
Aux angles des Vallons, au sommet des montagnes,
Au haut du ciel, au fond des mers.

Mais il est pour ta gloire un sanctuaire auguste
Plus grand que l'empirée & ses palais d'azur :
Dieu lui-même habitant le cœur de l'homme juste,
Y goûte un encens libre & pur.

Dans l'œil étincelant du guerrier intrépide,
En traits majestueux tu gravas ta splendeur ;
Dans les regards baissés de la vierge timide
Tu plaças l'aimable pudeur.

Sur le front du vieillard la sagesse immobile
Semble rendre avec toi les Décrets éternels :
Sans parens, sans appui, l'enfant trouve un asyle
Devant tes regards paternels.

C'est toi qui fais germer dans la terre embrasée
Ces fruits délicieux qu'avaient promis les fleurs ;
Tu verses dans son sein la féconde rosée
Et les frimats réparateurs.

Et lorſque du printemps la voix enchantereſſe;
Dans l'ame épanouie éveille le déſir,
Tout ce que tu créas, reſpirant la tendreſſe,
Se reproduit par le plaiſir.

Des rives de la Seine à l'onde hyperborée,
Tes enfans diſperſés t'adreſſent leurs concerts;
Par tes prodigues mains la nature parée,
Bénit le Dieu de l'univers.

Les Sphères parcourant leur carrière infinie,
Les mondes, les ſoleils, devant toi proſternés:
Publiant tes bienfaits, d'une immenſe harmonie,
Rempliſſent les cieux étonnés.

Grand Dieu, qui ſous le dais fais pâlir la puiſſance,
Qui ſous le chaume obſcur viſites la douleur;
Tourment du crime heureux, beſoin de l'innocence,
Et dernier ami du malheur.

L'esclave & le tyran ne t'offrent point d'hommage,
Tòn culte eſt la vertu; ta loi, l'égalité:
Sur l'homme libre & bon, ton œuvre & ton image,
Tu ſoufflas l'immortalité.

Quand du dernier Capet, la criminelle rage
Tombait d'un trône impur écroulé ſous nos coups;

Ton invifible bras guidait notre courage,
Tes foudres marchaient devant nous.

Aiguisant avec l'or fon poignard homicide,
Albion fur le crime a fondé fes fuccès:
Mais tu punis le crime, & ta puiffante égide,
Couvre au loin le Peuple français.

Anéantis des rois les ligues mutinées,
A trente nations taris enfin les pleurs;
De la Sambre au Mont-Blanc, du Var au Pyrénées,
Fais triompher les trois couleurs.

A venger les humains, la France eft confacrée:
Soit toujours l'allié du peuple fouverain:
Et que la République, immortelle, adorée,
Ecrafe les trônes d'airain.

Longtems environné de volcans & d'abymes,
Que l'Hercule Français terraffant fes rivaux,
Debout fur les débris des tyrans & des crimes,
Jouiffe enfin de fes travaux.

Que notre liberté planant fur les deux mondes,
Au delà des deux mères, guidant nos étendards,
Faffe à jamais fleurir, fous fes palmes fécondes,
Les vertus, les loix & les arts.



HYMNE
SUR
LA PRISE DE CHARLEROI
ET SUR
LA VICTOIRE DE FLEURUS.

Par CH. FR. GUÉNIOT, Officier de ſanté à Avallon.

Sur l'AIR : de l'Entrée du Déſerteur, *Oublions juſqu'à la trace, &c.*

IL fuit, l'ennemi perfide
Qui nous préparait des fers :
La victoire eſt notre guide
Sur la terre & ſur les mers.



ARMEZ-VOUS, rois de la terre ;
Raſſemblez tous vos ſoldats ;
Et que ce Dieu de la guerre,
Cobourg, trace vos combats,
Vous verrez cette prudence,
Tous ces bras, tous ces apprêts,
Céder à l'effervеſcence,
Au feu ſacré des Français.
Il fuit, &c.



Le fier Anglais, le Batave,
En vantant ſa liberté,
Ne m'offre qu'un vil eſclave,
Rampant ſous la royauté.
Des enfans de l'eſclavage,
Quand des fers chargent leurs mains,
Quel peut être l'avantage,
Contre des Républicains ?
Il fuit, &c.

En fin, l'Autriche orgueilleuſe
Va donc ſubir notre loi.
La France victorieuſe,
Commande dans Charleroi.
Cobourg, vainement eſpère
Y voir flotter ſes drapeaux :
Il vient, fuit, l'armée entière
A le ſort de ſes vaiſſeaux.
Il fuit, &c.

Témoin de leur vieille haine,
Oueſſant, plus d'une fois,
Vit ſur ſon humide plaine,
Les querelles de deux rois.
Mais aujourd'hui c'eſt Carthage
Que combat Rome en fureur.
Anglais, malgré ton courage,
Le Français eſt ton vainqueur.
Il fuit, &c.

De cette triple victoire
Quel doit être le ſuccès ?

La mort des rois & la gloire
Du Republicain Français.
De sa valeur héroïque,
De son fer seul secondé;
Il va dompter la Belgique,
Maître & vainqueur de Condé.
Il fuit, &c.



Dieu, protecteur de la France;
Père de la Liberté,
Qu'un chant de reconnaissance
Célèbre au loin ta bonté.
Marche devant notre armée :
Sur ses pas sème l'effroi;
Les rois, comme la fumée,
Disparaîtront devant toi.
Il fuit, l'ennemi perfide,
Qui nous préparait des fers :
Dieu puissant, sois notre guide
Sur la terre & sur les mers.



HYMNE POUR LA FÊTE DÉDIÉE A L'AMOUR.

Sur le même AIR.

L'AMOUR eſt maître du monde :
Sa ſeule arme eſt le déſir.
Sa chaleur, douce & féconde,
Fait éclore le plaiſir.

L'UNIVERS était ſans ame :
Dieu créa l'aſtre du jour.
C'eſt de lui que naît la flamme
Dont brûle le tendre amour.
De ce feu, tout tient la vie ;
Tout éprouve ſon reſſort.
Il échauffe, il vivifie,
Les glaces même du Nord.
L'amour eſt &c.

Par CH. FR. GUÉNIOT.



HYMNE
POUR LA FÊTE
DES
BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ

Par CHARLES CHAISNEAU;

Muſique de SEHNAL.

PÈRE de l'univers, toi qui régis les mondes,
D'un peuple qui t'honore écoutes les accens :
La Liberté parut ſur nos plaines fécondes,
Nous t'offrîmes ſoudain nos vœux & notre encens;
Dès que tu nous ſecondes,
Que peuvent les tyrans !

PÉRISSE le deſpote ainſi que ſa mémoire ! . . .
Mais vous qui des humains êtes les bienfaiteurs,
Vos noms ſeront gravés au temple de la gloire ;
Portés par vos vertus aux faîte des grandeurs,
Vous vivrez dans l'hiſtoire . . . .
Vous regnez dans nos cœurs.



DES tigres couronnés renverſer la puiſſance,
Des Pitt & des Cobourg démaſquer les complots ;
Du Midi juſqu'au Nord répandre l'abondance,
C'eſt ſervir ſa patrie & voilà les héros
Dont l'active prudence
Conſacre les travaux.



Du peuple on peut encor mériter les ſuffrages
Quand ſur d'utiles Lois on fonde ſon bonheur ;
Qui proſcrit l'athéiſme eſt ſûr de nos hommages ;
Et l'on dût applaudir au Décret bienfaiteur
    Qui dicte à tous les âges
    La Justice & l'Honneur.

Père de l'univers, toi qui regis les mondes,
D'un peuple qui t'honore écoutes les accens :
La Liberté parut ſur nos plaines fécondes,
Nous t'offrîmes ſoudain nos vœux & notre encens :
    Dès que tu nous ſecondes,
    Que peuvent les tyrans ?



DISCOURS
POUR LA FÊTE
DES
BIENFAITEURS DE L'HUMANITÉ.

A Auxerre, le 20 Messidor, an 2.e de la République,

Par Charles CHAISNEAU.

Citoyens,

Quand il s'agit de célébrer la fête des bienfaiteurs de l'humanité, la première pensée qui vient à l'esprit, c'est d'adorer l'Être suprême, le principe de tout bien.

O toi qui surveilles les mondes dont la création ne fut qu'un jeu de ta puissance & de ta bonté, toi qui fais reverdir nos prairies & murir nos raisins, qui dores nos moissons & nous dispenses les trésors incalculables de la nature; toi qui gravas dans notre ame & jusques sur notre front des traits de grandeur & de supériorité sur tous les animaux; Être suprême qui nous inspiras le désir d'être libres, qui nous donnas l'énergie nécessaire pour briser nos fers & qui conduiras heureusement au port le vaisseau de la République Française; arbitre souverain de nos destinées, tu es magnifique dans tes dons, & comment l'homme pourra-t-il reconnaître l'immensité de tes bienfaits?

Citoyens, la meilleure action de graces que vous puissiez rendre à l'auteur de toutes choses, c'est de faire un bon usage de ses dons, en vous montrant vous-mêmes généreux & bienfaisants à l'égard de vos semblables. Périsse quiconque semble né pour le malheur des autres! Que la mémoire des oppresseurs du genre humain s'ensevelisse avec eux dans l'obscurité de la tombe! Mais vous, hommes vertueux, dont tous les instans sont consacrés à la gloire de votre patrie; vous, les amis, les bienfaiteurs du peuple, recevez en ce jour, pour prix de vos bonnes actions, le témoignage de la reconnaissance publique. Citoyens, je ne prononcerai point ici le nom de tous les grands hommes qui, par des moyens divers, ont concouru efficacement à votre bonheur; mais je dirai comment on peut, en parcourant les mêmes carrières, avoir les mêmes droits à notre vénération.

Qu'il est beau de posséder une ame forte & brulante, de s'élancer vers le vrai, de révéler au genre humain ses véritables intérêts, & de poser les fondemens sacrés de la liberté du monde! O Voltaire, ô Rousseau, votre gloire est immortelle comme la nature qui fut votre guide, & vos sublimes écrits surnageront dans l'abîme des âges.

Après les philosophes qui nous éclairent, nous échauffent & nous vivifient; notre admiration est due aux Législateurs occupés à l'organisation d'un code civil & moral. Leurs sages opérations sont aussi nécessaires à la prospérité des états que les loix du mouvement le sont à l'harmonie de l'univers.

Quand le génie des philosophes a créé les élémens du monde politique, quand la sagesse des Législateurs a combiné la nature de ces élémens pour établir

entr'eux cet équilibre qui constitue l'ordre social; alors le Magistrat veille à l'exécution des loix sans laquelle tout se désorganise. Envain les peuples sauraient qu'ils sont nés libres pour ne cesser jamais de l'être; envain les peuples connaîtraient la route qui conduit au bonheur; s'ils s'écartent de cette route, s'ils oublient ce qu'ils doivent être, tout est perdu. C'est pour prévenir ce mal ou y remédier, c'est pour soutenir les citoyens dans leur carrière que le Magistrat se tient debout.

Les ennemis du salut public viennent-ils entraver la marche du gouvernement, on ne tarde pas à repousser l'oppression : c'est aux braves soldats & aux généraux à renverser la puissance des despotes, à garantir notre liberté & la jouissance de tous nos droits.

Citoyens, voici le moment de célébrer nos nouvelles victoires : Ostende & Tournai sont à nous . . . Valenciennes & Condé, oui, tout le Nord va céder au courage des Français : bientôt nous ne pourrons plus compter les succès & les triomphes des armées de la République; bientôt nous n'aurons plus assez de couronnes pour ceindre le front des généreux défenseurs de la Patrie.

Mais tandis qu'au dehors nos armées font des prodiges de valeur, on voit au dedans des hommes infatigables démasquer les traîtres & préparer dans de sages discussions l'opinion publique. Cependant malgré cette série de travaux combinés, les gens de bien sont quelquefois les victimes des méchans; combien la vertu, la liberté ne compte-t-elle pas de martyrs ? Marat & Lepelletier ne sont-ils pas tombés sous le fer des assassins ? Heureux les citoyens qui meurent ainsi pour la Patrie; heureux également les

citoyens dont l'existence paisible est consacrée à faire fleurir le commerce & les arts ! Que l'habitant des campagnes dont les travaux amènent l'abondance, reçoive ici le tribut de notre reconnaissance. Les hommes qui cultivent la terre sont les bienfaiteurs du monde, parce que les fruits de la terre sont les vraies richesses, le vrai trésor.

Ce trésor n'est rien sans la santé ; la santé du corps n'est rien encore sans la liberté ; la liberté elle-même n'est qu'une chimère sans la vertu & sans la paix de l'ame. Ils ont donc bien mérité de la Patrie, ces vertueux sénateurs qui se sont empressé de mettre la conquête de nos droits sous la sauve-garde de la *justice & de la probité.* C'est en consacrant les bonnes mœurs & en les fondant sur des bases inébranlables que la Convention nationale s'est investie d'une gloire immortelle Fut il jamais un Décret aussi bienfaiteur que celui qui fixa notre croyance sur *l'existence de l'Etre suprême* & sur *l'immortalité de l'ame* ? Citoyens, le colosse de la superstition & du fanatisme venait d'être abattu pour le bonheur des peuples, un nouveau monstre paraissait sur la terre pour y exercer ses ravages, c'est l'Athéisme. Dans ce moment critique & si décisif pour le salut de la République, la *religion* est solemnellement proclamée. Il existe un Dieu : nous le voyons dans la nature, nous le sentons en nous-mêmes; l'hommage des vertus est le seul encens digne de lui. L'idée de Dieu nous est nécessaire pour nous consoler du mal physique qui nous afflige & de l'injustice des hommes pervers qui nous persécutent de ne pas leur ressembler. Mais le feu céleste qui nous anime doit-il s'éteindre un jour dans l'abyme de la tombe ? N'y a-t-il entre nous & le néant que ce point fugitif qu'on appelle la vie ? non, & le sage doit avoir le noble orgueil de

ſe croire immortel. Tel eſt le précis de l'évangile républicain, la baſe de notre code moral, la ſource du bonheur public. C'eſt de la Montagne qu'eſt deſcendu le Théiſme, précédé du génie de la liberté. Ce culte ſublime d'un Dieu dont les loix ſe manifeſtent ſans révélation, les dogmes ſans myſtères, la puiſſance ſans miracles ; ce culte établit la propriété ſans laquelle l'ordre ſocial n'eſt rien ; il aſſure la liberté, le ſeul don de la nature qui attache du prix à nos jouiſſances ; il preſcrit la ſainte égalité, toutes les vertus républicaines ; en un mot, cette religion ſimple & ſublime fera dans tous les tems le bonheur de tous les hommes, excepté des eſclaves & des deſpotes.

Être ſuprême, principe éternel de toute juſtice, centre unique de toute vérité, abyme ſans fonds de bonheur & de gloire ; Dieu de l'univers, père du genre humain, toi qui nous chéris & nous ſecondes, fais que les droits de l'homme & du citoyen ſoient proclamés de l'orient au couchant, du midi juſqu'au nord ; fais auſſi qu'après pluſieurs années de ſacrifices & de combats, l'abondance & la paix reviennent au milieu de nous : alors ton œuvre ſera conſommé & le genre humain n'aura plus qu'à célébrer ſon bienfaiteur.





CHANSON CIVIQUE.

Sur l'Air : *Cadet Rouſſel*, *&c.*

Un père avait dix-ſept enfans, [bis.]
Braves, diſpots & bien portants. [bis.]
V'la qu'un matin tout l'mond' s'écrie :
L'enn'mi menace la Patrie,
L'y a des momens où l'on n'peut avoir trop d'enfans. [bis.]

※

V'la qu'un beau jour les huit premiers, [bis.]
De laboureurs ſe font guerriers ; [bis.]
Au combat rien n'les épouvante ;
Mais cependant l'péril augmente.
L'y a, &c.

※

Les huit aut' frèr' prennent l'mouſquet, [bis.]
Tous, d'un' voix, diſent à cadet : [bis.]
Reſtes près du meilleur des pères,
Nous allons r'joindre nos huit frères.
L'y a, &c,

※

L'pèr' qui s'voit ſeul avec cadet, [bis.]
Lui dit : mon fils, fais ton paquet ; [bis.]

Viens là bas fair' le dix-ſeptième ;
Moi je ferai le dix-huitième.
L'y a des momens où l'papa vaut les enfans. [bis.]

※

C'TE chanſon qu'eſt un' vérité ; [bis.]
Nous offre un' grand' moralité. [bis.]
C'eſt not' mère , c'eſt not' Patrie ;
Et qu'pour ſauver c'te mèr' chérie ,
L'y a des momens où faut qu'les pèr' ſuiv' les enfans. [bis.]

FIN.

